
L'autrier trobei tras un fogier (P.-C. 162, 3) : lecture d'un sirventès de Garin d'Apchier

Jean-Pierre Chambon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/417>

DOI : 10.4000/rlr.417

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2016

Pagination : 451-489

ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Jean-Pierre Chambon, « *L'autrier trobei tras un fogier* (P.-C. 162, 3) : lecture d'un sirventès de Garin d'Apchier », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXX N°2 | 2016, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 19 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.417>



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'autrier trobei tras un fogier (P.-C. 162, 3) :

lecture d'un sirventès de Garin d'Apcher

L'autrier trobei tras un fogier appartient au cycle de pièces polémiques et insultantes échangées vers le troisième quart du 12^e siècle par les troubadours gévaudanais Garin d'Apcher et Torcafol. Ce sirventès, qui ne compte que trois strophes, a été transmis par *D* et, pour la première strophe seulement, par *D*. Dans les pages qui suivent, nous tenterons de contribuer à une meilleure compréhension d'un texte que Witthoefft (1891, 27) jugea « ganz besonders dunkel », ce qui est aussi l'opinion de Latella (1994, 83) : « si presenta ardua una piena comprensione ». Nous nous appuyons sur les éditions et les commentaires d'Appel (1890, 25-26), Witthoefft (1891, 63-64, 27), Latella (1994, VIII, 220-230) et Franchi (2006, 90-93).

1. Strophe I, vers 1

Appel (*D*) « L'autrier trobei lonc un fogier ».

Appel (*D*) « L'autrier trobei tras un fogier ».

Latella « L'autrier trobei tras un fogier ».

1.1. Un *incipit* de pastourelle aussitôt démenti

Comme Latella (1994, 222) l'a indiqué avec beaucoup de justesse, « *l'incipit* trae, a tutta prima, in inganno sul genere cui è da ascrivere il componimento, giacché riunisce due elementi — l'indefinita allusione temporale (*l'autrier*) e il rinvenimento di qualcosa di inaspettato (*trobei*) — caratteristici e propri della pastourelle, ma lo svolgimento distende le prime battute dell'esordio ». L'éditrice poursuit : « Lo scarto rispetto alla restante testura è probabilmente voluto e ricercato per creare un effetto quasi

* Nos remerciements s'adressent à Geneviève Brunel-Lobrichon, France Lagueunière, Marjolaine Raguin, Gérard Gouiran et Yan Greub pour les indications dont ils ont bien voulu nous faire part.

comico (tale funzione pare avere l'improvvisa introduzione di un *efas* e di una *noirissa* là dove ci si aspetterebbe una pastora o comunque una descrizione bucolica) e per stimolare l'attenzione de l'uditorio sul messaggio polemico che si voleva trasmettere ». Parmi les pastourelles conservées que Garin d'Apchier a pu connaître, *L'autrier trobei tras un fogier* détourne clairement, comme l'a montré Vatteroni (2004, 258-259), un début de Marcabru (P.-C. 293, 30): « L'autrier jost' una sebissa / trobei tozeta mestissa » (éd. Gaunt *et al.* 2000, 378, v. 1-2).

1.2. Le sens de *fogier*

Le genre que la pièce commence par s'assigner induit l'auditeur/lecteur à anticiper un cadre champêtre: après la préposition *tras*, il s'attend à trouver, un syntagme nominal participant d'une « description bucolica ». Pourtant, l'objet encore inconnu que l'énonciateur va découvrir n'est pas situé, comme on s'y attendrait, en pleine nature, mais au contraire « *tras un fogier* » (D) ou « *lonc un fogier* » (D), c'est-à-dire, selon le savoir encyclopédique partagé, à l'intérieur d'une habitation. La rupture brutale de l'amorce de pastourelle, l'incongruité du cadre suggéré, l'effet de surprise que produit le faux aiguillage générique, tout cela concourt au plaisir du texte.

1.2.1. Toutes choses égales par ailleurs, il n'y a pas de raison en effet de donner au substantif *fogier* une autre valeur que son sens nucléaire en occitan médiéval: « lieu où l'on fait du feu, le plus souvent espace aménagé à l'intérieur d'un édifice, âtre d'une cheminée, foyer ». Witthoeft (1891, 27) comprenait « an der Seite eines Ofens ». De toute manière, au point où en est l'auditeur/décodeur à la fin du premier vers, il ne peut qu'assigner à *fogier*, au moins en première instance, son sens de base.

1.2.2. Le sens métonymique « casa, casolare » choisi par Latella au glossaire (Latella 1994, 268) et dans sa traduction (« casolare », p. 221) n'est attesté ni par la lexicographie de l'ancien occitan, ni par le FEW. Il conviendrait donc de démontrer en quoi le sens nucléaire ne convient pas et en quoi un sens métonymique s'impose ou du moins est préférable. En effet, selon l'axiome de Möhren, « tout sens nouveau est un sens faux » (sauf argumentation spécifique convaincante), la charge de la preuve revenant à l'inventeur d'un sens nouveau. Attendons.

1.3. *tras* ou *lonc* ?

Latella (1994, 220) édite « tras un fogier » en suivant *D*, tandis que *D* porte « lonc un fogier ». Le choix de la préposition et la question de la portée sémantique de ce choix ne se posent guère à l'éditrice, dans la mesure où elle donne à *fogier* (à tort, selon nous, voir ci-dessus § 1.2.) le sens de "casa, casolare". Dans cette hypothèse de lecture, *tras* prép. "(pour exprimer la postériorité spatiale), de l'autre côté de, derrière" convient mieux, en effet, que *lonc* "à une faible distance de, proche de, à côté de".

La leçon « long » (*sic*) est préférée par Witthoeft (1891, 64), qui traduit, nous l'avons dit, « an der Seite eines Ofens » (p. 27). Avec *fogier* au sens d'"âtre d'une cheminée, foyer" comme régime de la préposition, *lonc* "à une faible distance de, proche de, à côté de" paraît plus satisfaisant à première vue : on place un enfant au berceau (v. 2, voir ci-dessous § 2.2.2.) devant le foyer afin qu'il bénéficie de la chaleur, et le chat (v. 4) a l'habitude de se coucher près de l'âtre pour se chauffer. Toutefois, pour cette raison même et dans un texte qui démarre à contre-pied, « lonc un fogier » est, au plan sémantique, une interprétation *facilior*. La leçon de *D* « tras un fogier » comporte une aspérité sémantico-référentielle qui doit justement la rendre préférable (comme le montrera, pensons-nous, l'analyse du reste de la strophe I et de la strophe II) : dans le monde ordinaire, un âtre suppose une cheminée (foyer + conduit) qui s'adosse à un mur, de telle sorte qu'on ne peut normalement rien apercevoir 'derrière un foyer'. Cette aspérité doit aiguillonner et aiguiller le lecteur dans sa construction du référent : c'est un interprétant riffaterrien. Le texte pose l'existence d'un foyer, mais il n'y a pas de mur qui ferait obstacle au regard du poète.

1.4. Bilan

Selon Latella (citation ci-dessus § 1.1.), la rupture avec l'hypotexte des *incipit* de pastourelles ne se produirait qu'avec « on era us efas mes » (v. 2) et la suite (« improvvisa introduzione di un *efas* e di una *noirissa* »). Selon nous, cette rupture intervient plus tôt et plus brutalement sur « tras un fogier »³⁰. Dès le premier vers, le poète construit l'horizon d'attente de l'auditeur/décodeur et le dément immédiatement. La fracture à l'intérieur du premier vers se fait sur un interprétant (« tras un fogier ») qui vise à stimuler l'interprétation et implique un programme de lecture : si l'encodeur entend prendre l'auditeur/décodeur à contre-pied,

l'auditeur/décodeur doit, pour l'entendre, prendre à son tour le texte à contre-courant et ne pas suivre la pente de la facilité. Contre-pied et inversion sont la règle de construction et la règle de lecture du texte.

2. Strophe I, vers 2

Appel (D) « ·un crol', onn era us efas mes » [*ms. un*]¹¹.

Appel (D) « ·un croille ab dos enfanz mes ».

Latella « ·Un broill, on era us efas mes ».

2.1. La correction « broill »

Le texte de Latella se fonde sur *D*, tout en introduisant un lexème restauré « broill ». « Al v. 2, écrit l'éditrice (p. 222), non si è creduto d'accogliere la lezione trādita dai due testimoni disponibili (*croille D*, *crol D*) dal momento che di *crol* non si rinviene, al di là della laconica e non altrimenti documentata attestazione del *LR* (II, 520, "berceau"), alcuna altra occorrenza nella letteratura in lingua d'oc pervenuta ; anche nella prospettiva dianzi accennata è sembrato ammissibile il fraintendimento nell'ascendente dei due codici relatori della lettera iniziale dell'originario reperto *broill*, lessema veicolo di catatteristiche e caratterizzanti immagini e suggestioni così usitato negli esordi delle pastorelle provenzali da poter essere definito topico e quasi immancabile in questo genere di componimenti (e quindi nelle loro contraffazioni parodiche) ». La correction est admise par Franchi (2006, 92).

2.2. Défense de « crol' » / « croille »

L'argument qui consiste à justifier *broill* par l'idée que ce mot est « topico e quasi immancabile in questo genere di componimenti (e quindi nelle loro contraffazioni parodiche) » ne nous semble pas facilement recevable. L'éditrice introduit une *lectio faciliior* (cf., dans ce sens, Gresti 1997, 373-374). Or, il ne faut surtout pas banaliser un texte dont la règle est le contre-pied.

2.2.1. D'ailleurs, au plan stylistique, l'emploi de *broill* n'aurait rien de réellement parodique, c'est-à-dire de caricatural : il ne s'agirait que d'une banale soumission aux clichés du genre pastoral. En outre, on n'a pas véritablement affaire, selon nous, à une « contraffazione parodica », mais à un vrai début de pastourelle immédiatement cassé. L'effet de surprise, voire de

choc, obtenu dès le premier vers grâce à « tras un fogier », serait atténué de manière peu heureuse par « broill » et risquerait d'être anéanti par la réintroduction d'un cliché pastoral. Le texte ne saurait revenir en arrière. On ne peut songer, d'autre part, à corriger afin de mieux les comprendre tous les hapax qui peuvent se présenter en ancien occitan. Il vaut mieux se soumettre au texte transmis.

2.2.2. Du reste, le texte de *D* « Un crolon nera un efasmes » = « un crol', onn era us efas mes » (Appel 1890, 25) est intelligible et peut être défendu¹³.

Appel ne commente pas *crol'*, mais, puisqu'il connaissait à coup sûr l'article *croille* de Rn (2, 520) et le sens de "berceau" attribué à ce mot par ce lexicographe, ce sens allait de soi pour lui en tant que sens reçu, et ce d'autant plus évidemment qu'il est bien étayé par les éléments du cotexte *onn, era (...) mes et us efas*. Witthoeft (1891, 27) comprenait de même « eine Wiege, worin ein Kind lag »¹⁴.

Or, si le substantif masculin *crol' / croille* n'est pas attesté ailleurs dans ce sens, ce n'en est pas moins un mot possible et bien formé en ancien occitan. Il se rattache en effet, pour le signifiant et le signifié, au groupe d'aocc. *crotlar / crol(l)ar* v. intr. "branler, trembler" et tr. "remuer, branler"¹⁵. Au plan formationnel, il s'agit du déverbal en *-e*¹⁶, attesté dans une autre valeur (*nomen actionis*) par alang. *crotle* s. m. "tremblement de terre" (PThalMontp)¹⁷. On peut également faire état de deux synonymes formés sur le même modèle déverbatif : aocc. *bres* s. m. "berceau" " aocc. *bresar* v. tr. "bercer" (FEW 1, 336b, 337a) et aov. *cros* "berceau" " aocc. *crossar* v. tr. "branler, secouer" (FEW 2, 1366a, *CROTTIARE). Pour le sens de "berceau" que nous attribuons à *crol'*, à la suite de Rn (2, 520), Appel, Witthoeft et Gresti (1997, 374)¹⁸, on peut comparer, avec Gresti, frm. (probablement rég.) *crouler / crosler* v. tr. "bercer (un enfant)" (Stœr 1625), flanqué de quelques données dialectales d'oïl (saint. aun. Côte-d'Or) dans FEW 2, 1229b (où l'on ajoutera mfr. rég. *croler* dans PassAuv, éd. Runnals 1982, 196 et n., v. 2572)¹⁹. Quant à la forme « croille » de *D* (hapax dans Rn 2, 520 ; attestation non reprise par LvP et FEW), elle peut représenter le traitement [-ʎ-] du groupe -T'L-, tandis que le traitement de *crol'* serait celui des mots de la deuxième couche : voir Ronjat (1930-

1941, 2, 239-240), qui donne des exemples de double traitement au sein d'une même famille lexicale.

Le cotexte (à savoir la suite du vers 2) permet de préciser la signification que le substantif *efas* assume en discours : "enfant qui ne marche pas encore, enfant au berceau, enfantelet". En langue, le sens est "jeune être humain (mâle), du stade embryonnaire à la 20^e année" (Chambon/Vialle 1998, 375-376).

2.3. Le texte de *D*

D paraît en perdition devant un passage qu'il n'a pas compris, faute d'avoir saisi le sens de *croille*, comme le montrera la leçon « en un leit » au vers suivant (voir ci-dessous § 3.4.). Les mots « ab dos » dans « ab dos enfan » semblent être des éléments de récupération tirés du vers 3 « ab dos cures ». Il convient donc, comme l'a fait Latella, sauf pour « crol' », de suivre *D*.

2.4. Bilan

Au total, la correction « broill » est loin de s'imposer. Le vers 2 confirme la rupture qui s'est produite au premier vers avec le modèle de la pastourelle, et il l'accentue²⁰. Alors que Marcabru (P.-C. 293, 30) trouvait dès le deuxième vers une très jeune fille (« una tozeta »), c'est un enfant au berceau que découvre le *je* du texte. Il y a assez clairement surenchère intertextuelle doublée d'une piquante inversion des genres, au moins au plan gram-matical ; Franchi (2006, 90) commente avec à-propos : « Non viene infatti incontrata una pastora, anzi non viene incontrata neanche una donna, bensì un neonato, in fasce, sorvegliato da un gatto nero, in un rapporto quasi antitetico con la pastorella usuale che invece prevede che si incontri non chi è custodito ma chi custodisce ». Chez l'auditeur/décodeur, l'impression d'incon-gruité déjà ressentie (voir ci-dessus § 1.2., 1.3., 1.4.) se confirme. Les ingrédients inattendus sont là, comme l'écrit Latella (1994, 222), pour « stimolare l'attenzione dell'uditorio » : le texte se construit progressivement comme une énigme²¹.

3. Strophe I, vers 3

Appel (*D*) « e la olet' e dos conres »²².

Appel (*D*) « en un leit ab dos cures ».

Latella « En un rolet ab dos conres ».

3.1. La correction « rolet »

Comme au vers 2, le texte de Latella se fonde sur *D* tout en introduisant un lexème restauré : « rolet ».

3.1.1. L'éditrice justifie en ces termes la correction qu'elle opère : « La lettura somministrata per il v. 3 da *D* : *e la olet e dos cures* e da *D* : *en un leit ab dos conres* si configura irrecepibile sia per motivi d'ordine logico (in special modo avulsa dal contesto la deposizione di *D*) che formale (impone subito cautela e sospetto l'ipometria di *D*). Non si è forse troppo lontani dal vero postulando una diffrazione *in absentia* immediatamente dopo la seconda sillaba, là dove i due codici porgono rispettivamente *olet* et *leit* (la lezione di *D*^a, pur concettualmente accettabile, appare *lectio facilior*), e assumendo una primitiva voce *rolet*, portatrice nel dominio linguistico gallo-romanzo, tra l'altro, del senso di "rotolo di tessuto", "drappo arrotolato", "tela leggera", "striscia di battista riavvolta", "lenzuolo avvolticchiato" (cf. God., VII, 229 ; SW, VII, 371 ; Mistral, II, 799 ; FEW, X, 511-17) » (Latella 1994, 222-223). Au glossaire, *rolet* est défini par "tela leggera" (Latella 1994, 279), tandis que la traduction donne, assez différemment, "lenzuolo" (« in un lenzuolo con due coperte », p. 221). La correction n'a pas manqué d'approbateurs : Gresti (1997, 374 « al v. 3, al contrario, sembra buona la ricostruzione *rolet* »), Franchi (2006, 92 "fascia"), Spetia (2011, 543 "fascia")⁸.

3.1.2. À vrai dire, le lexème restauré *rolet* ne bénéficie en lui-même que d'un faible soutien en occitan : FEW (10, 513b, ROTULUS) ne mentionne qu'alim. *rollet* "sorte de drap" (1463)⁹, à côté de mfr. *roulet* "drap de couverture" (1453—1464). Mistral (2, 799 : seulement *rol de drap* "rouleau de tissu"), invoqué par Latella, ne fournit pas d'appui convaincant, et pas davantage à l'article *roulet* (2, 808).

3.1.3. On ne peut écrire avec Latella (1994, 222), d'autre part, qu'au plan formel « impone subito cautela e sospetto l'ipometria di *D* ». Dans *D*, le vers 2 est en effet parfaitement 8-syllabique. Il n'est hypométrique que dans la note de l'éditrice, où sont hybridées, par inadvertance sans doute, les leçons des deux manuscrits : « *D* : *e la olet e dos cures* e [...] *D* : *en un leit ab dos conres* », alors qu'on a en réalité *D* « En un leit ab dos cures » (-1) et *D* « Ela olet edos conres ». L'apparat de Latella (1994, 220)

décrit d'ailleurs correctement la situation. C'est donc *D* qui se dénonce comme inférieur par son hypométrie.

3.2. Défense de « olet' »

À notre sens, le texte de *D* tel que Appel (1890, 25) l'édite (« e la olet' e dos conres ») ne doit pas être abandonné ; il est intelligible et peut être défendu.

Appel (1890, 25, 26) a interprété « olet' » et a commenté ce mot de manière laconique, mais pertinente : « *oleta* n'est pas dans Rayn. Le mot sera un diminutif de *ola* ». Cette analyse donne satisfaction : *oleta* est certes un hapax en ancien occitan (ce que confirme la consultation de la COM2), mais c'est un mot possible et bien formé. Le simple *ola* est largement attesté²⁸ et le diminutif du type *oleta* "petite marmite ; petit pot, pot de moyenne grandeur" est connu de divers parlers d'oc contemporains (mdauph. daupha. Isola, Ariège, Limagne dans FEW 7, 350a, OLLA) et aussi en Lozère (Escolo Gabalo 1992, 358 : *ougeto*, *-leto* "petite marmite"). Si Lv (5, 470) présente un article *oleta* sans sémantisation, basé seulement sur les vers 1-4 de la pièce qui nous intéresse, avec un probe commentaire (« Die Stelle ist unklar »), cet auteur a néanmoins admis *oleta* "petite marmite" dans LvP (266), certainement sur la base du même passage de Garin.

Comme il a été question d'un âtre (v. 1), la mention d'une marmite est naturelle : le regard procède de proche en proche. Le passage de l'article indéfini dans *un fogier* (v. 1) et *un efas* (v. 2) à l'article défini dans *la olet'* resserre et rapproche la description, et fait de *olet'* un objet typique et familier dans l'univers que construit le texte (cf. Latella 1994, 223).

3.3. Le sens de *conrés*

Plusieurs interprétations de *conrés* ont été proposées.

3.3.1. Appel (1890, 26 n. au v. 3) renvoyait pour « *conres*, *cures* » à sa note au vers 2 de la pièce de Garin d'Apchier « Veillz Cumunal plaides » (éd. Latella 1994, 202, VI, v. 2), note où il est question de « *corres*, *corretz* "courroie" » (Appel 1890, 24 n. 2). Ce savant pensait probablement que le référent était des sangles maintenant le nourrisson emmailloté (*D*) ou sur le lit (*D*).

Cette interprétation est sémantiquement cohérente. Néanmoins, au plan de l'expression, il y a trop loin de *[kor'retʃ] > *[-'ets] > *[-'es], phonies certaines du métaplasme issu de

CORRIGIA, à la graphie *conres*, pour qu'on identifie volontiers cette dernière forme à la même unité lexicale que *correg/correi* "courroie"⁸. En outre, dans *D*, « *conres* » est séparé de « un crol', onn era us efas mes » (v. 2) par « e la olet' », si bien que la suite des idées se perdrait. Dans *D*, qui n'a pas compris le passage et tente de restaurer le sens (voir ci-dessus § 2.3. et ci-dessous § 3.3.), *cures* pourrait être, en revanche, un écho approximatif de *corretz* (voir ici n. 26).

3.3.2. Selon le glossaire de Latella (1994, 262), *conré* signifie "corredo, coperta", mais en fait "coperta" comme le montrent la traduction (p. 221) et la note (p. 223) : « Il rimanente *conres* ha in ant. prov. (così come in ant. fr.) generalmente al singolare il significato lato di "corredo, equipaggiamento, panno di rivestimento" da cui non mi pare arduo ipotetizzare una restrizione e specializzazione semantica sfociante nel valore di "coperta", del tutto pertinente e appropriato al contesto ». Le mot est donc compris comme un déverbal du verbe issu de *CONREDĀRE ; cette identification formelle ne peut être qu'approuvée. Franchi (2006, 93) et Spetia (2011, 543, 549) traduisent *conrés* par "panni".

Toutefois, si le sens de "coperta" est « del tutto pertinente e appropriato al contesto », c'est pour la bonne raison qu'il est entièrement tiré du contexte, et d'un contexte reconstruit grâce à la correction « rolet » à laquelle le sens de "lenzuolo" a été précédemment prêté par Latella (voir ci-dessus § 3.1.1.). Cependant, le sens de "coperta" n'est attesté nulle part pour *conré*, sauf erreur de notre part. Il s'agit donc probablement d'un « sens faux »⁹.

3.3.3. Quant à nous, nous proposons de donner à *conré* (déverbal de *CONREDĀRE) le sens de "chacun des aliments qui entrent dans l'ordonnance d'un repas, mets". D'une part, ce sens est attesté dans CroisAlb¹⁰ et chez PCard¹¹. Ce sens est, d'autre part, compatible avec le cotexte : après l'évocation d'un foyer (v. 1) puis de la marmite (v. 3), le texte passe du contenant au contenu. L'emploi de l'adjectif numéral *dos* pourrait conduire à envisager chez Garin d'Apchier, à partir du sens en langue "mets", une valeur de discours synecdochique et comptable : "partie d'un mets destinée à une personne, portion". En tous les cas, il y a dans le pot commun de quoi faire le repas de deux personnes. Et de deux seules.

3.4. Le texte de *D*

Dans *D*, « leit » fait visiblement doublon avec « croille » (v. 2), mot dont le sens n'a pas été compris. Le vers de *D* apparaît donc comme une tentative pour récupérer, vaille que vaille, le sens du passage (voir ci-dessus § 3.3.1.) au détriment de la métrique (voir ci-dessus § 3.1.3.).

3.5. Bilan

Après la mention d'un enfant au berceau (v. 2), celle de la pitance qui mijote dans « la » petite marmite (ou a déjà été répartie entre deux contenants individuels tenus au chaud près de l'âtre), permet probablement au poète de faire allusion par métonymie aux géniteurs qui occupent les lieux, mais en sont absents à l'arrivée de l'énonciateur. On peut même être tenté par une interprétation plus radicale : l'homme faisant, seul, son apparition aux vers 5 et 7, le repas ne comportant que deux portions (celles de l'homme et celle de l'enfant ? voir ci-dessus § 3.3.3.), la famille aura été réduite à un veuf et à son enfant. Quoi qu'il en soit, la modestie de l'équipement domestique que dénote le diminutif au singulier *oleta*, le fait que les habitants n'ont pas de domestiques ni de convives à nourrir, le fait encore que leur ordinaire semble constitué d'un plat unique, tout cela concourt à imposer l'idée de leurs modestes conditions de vie. On a, avant la lettre, un tableau de la vie des humbles, à la Coppée. (Dans un tel contexte l'absence criante de la mère est presque obligatoire : « Il n'est donc point de mère à ces petits enfants [...] ? », s'écriera Rimbaud dans *Les Étrennes des orphelins*, un pastiche de Coppée.)

4. Strophe I, vers 4

Appel (*D*) « e la noirissa en un gat nier. »

Appel (*D*) « e-l nuirissa, un chat nier. »

Latella « E la noirissa : un gat nier. »

4.1. Le sens de *noirissa*

Latella (1994, 223) adopte une excellente méthode en accordant à *noirissa* « il significato primario "nutrice" » — le seul connu en ancien occitan⁸ — et en repoussant du même coup celui de « pupillo, allievo », pourtant « ben attestato nel lat. med. » et celui de « cucciolo d'animale » que possède seul le substantif masculin *noiritz* (Lv 5, 406 = LvP), un masculin qui, du reste, étant

typiquement gascon (voir FEW 7, 249b, NUTRICIUM), cadrerait mal avec la patrie de l'auteur : le Gévaudan. Comme l'a indiqué Vatteroni (2004, 258) l'emploi de *noirissa* est certainement une allusion intertextuelle au vers 12 de *L'autrier jost' una sebissa* de Marcabru (P.-C. 293, 30) : « merce Diu e ma noirissa » (éd. Gaunt *et al.* 2000, 378)³¹.

4.2. Un chat noir

Selon Latella (1994, 223), le chat noir serait un attribut caractéristique de la nourrice³² : « l'allusione al gatto nero potrebbe essere intesa come una rappresentazione caratterizzante, per similitudine, il personaggio della nutrice, probabilmente ben noto al circolo degli uditori »³³.

À notre avis, il n'y a pas lieu de parler du personnage d'une nourrice, qui aurait été plus ou moins notoire dans le milieu de Garin. Le passage doit être lu à contre-pied : le poète n'évoque la nourrice que pour faire comprendre qu'il n'y en a pas. Un chat se trouvant près du berceau, car il recherche égoïstement la chaleur du foyer, en fait office. Nous comprenons donc comme Witthoeft (1891, 27), mais sans point d'interrogation : « einen schwarzen Kater als Amme (?) ». Franchi (2006, 90) semble du même avis, puisqu'il parle d'« un neonato [...] sorvegliato da un gatto nero ». La modeste condition des occupants (ci-dessus § 3.5.) se voit confirmée. L'enfantelet a été laissé seul dans son berceau. Cet indice confirme indirectement l'absence de la mère, sans doute pour toujours³⁴.

Le chat noir³⁵, « sorcier, diabolique et dangereux »³⁶, apporte indiscutablement à la scène une touche maléfique.

4.3. *Gat* ou *chat* ?

Quant à la forme « gat » que Latella (1994, 220) a choisi d'éditer, il s'agit de la leçon de *D*, tandis que *D* porte « chat » ; seul *gat* est admis au glossaire (p. 269). Du point de vue géolinguistique, cette solution présente l'inconvénient de risquer de perturber la distribution géographique de *gat*, si un linguiste pressé attribuait cette forme à l'auteur, c'est-à-dire au Gévaudan ; voir FEW (2, 515a, CATTUS) et ALF 250 : le type *gat* n'apparaît que dans le domaine gascon et sur ses marges languedociennes ainsi que dans une partie des Bouches-du-Rhône et du Var. Dans la mesure où il est assuré que la forme à initiale chuintante sourde *chat* était celle du parler de l'auteur (cf. aussi ALLO 1345 et ALMC

567), la préférence devrait être donnée, nous semble-t-il, à la leçon « chat » de *D* (cf. Latella 1994, 91, pour son choix de certaines graphies).

4.4. Bilan

La « “scena” via via costruita » (Latella 1994, 223) a de quoi éveiller l’attention de l’auditeur/décodeur. Après un *incipit* d’orientation narrative et au lieu des *topoi* que « L’autrier trobei » devrait déclencher, le texte prend un tour descriptif. Il énumère, au moyen de syntagmes nominaux, des éléments qui surprennent (et qui ont parfois désarçonné les copistes) sans dénommer pour autant l’entier du référent décrit. L’inventaire proposé n’en a pas moins sa cohérence. Ses éléments tissent une isotopie domestique : près d’un foyer, un enfant au berceau, « la » petite marmite, deux portions d’un même mets, pour toute nourrice un chat noir (et sans doute une mère absente). Sur la lancée des deux premiers mots, l’auditeur/décodeur s’attendait à une scène de nature. Or, il est au contraire aiguillé vers une scène d’intérieur. Pourtant, rien n’est venu lui signaler que la scène se passe à l’intérieur d’une demeure ; il a trouvé, au contraire, l’indication indirecte d’un mur qui pourrait manquer (ci-dessus § 1.3.). Le texte pose donc délibérément une question : comment concevoir, dans la réalité mondaine ordinaire, un intérieur en pleine nature ? S’il était vrai qu’au sens fort « un testo, qualsiasi testo, chiude in sé un problema interpretativo » (Varvaro 2012, 144), nous dirions que cette question est *la* question du texte.

5. Strophe I, vers 5-6

Appel (*D*) « †aquest ostals fon d’un parier, / †Comunal, qu’i veich dechaier »⁷.

Appel (*D*) « †aquest ostals fo d’un parier, / †Cumunal, qu’i vei deschazer ».

Latella « †Aquest ostals fon d’un parier, / †Comunal, qui veich dechazer ».

5.1. Vers la solution de l’énigme : l’ostal ruiné (v. 5)

Un premier élément de réponse à ce début volontairement énigmatique et déroutant est fourni au vers 5 par « Aquest ostals ». On a affaire à une vigoureuse reprise résomptive, où le syntagme nominal est employé en anaphore indirecte associative au sens de Kleiber (le référent du SN n’a pas été posé explici-

tement dans le cotexte précédent, son identification se fonde sur une synecdoque PARTIES - TOUT), avec une nuance quasi exclamative. Paraphrasons : mais oui, ce qui a été mis sous vos yeux aux vers 1-4 est bel et bien un *ostal*, c'est-à-dire un bâtiment d'habitation, une maison⁸ ! Si l'on avait donné avec Latella le sens de "casa, casolare" à *fogier* (voir ci-dessus § 1.2.1.), *ostal* serait tautologique et ne ferait pas progresser le sens : l'effet de reprise serait perdu.

L'existence d'un bâtiment d'habitation étant posée par prédication intrinsèque du syntagme substantival, le décodeur est mis en demeure, pour inférer un référent adéquat, de rassembler les éléments qui lui ont été précédemment communiqués sur l'*ostal* du texte et de les confronter au sens codé de ce mot. Or, si l'*ostal* du texte est bien une maison, celle-ci est dépourvue de certains de ses éléments les plus caractéristiques : il y a certes un foyer, mais pas de murs, pas de toit, pas de porte, pas de pièces, pas de femme au foyer ou de mère près du berceau (pas même une nourrice). D'où la conclusion qui découle quant à ce qui a été évoqué aux vers 1-4 : il s'agit des restes d'une maison complètement détruite et de la vie précaire menée par des occupants qui campent dans les ruines, près du foyer. Il se confirme ainsi que le chat noir (ci-dessus § 4.2.) est un chat de malheur.

Le début du poème est donc bien une anti-pastourelle⁹ : au lieu de prairies printanières, d'un ruisseau, du chant d'allégresse des oiseaux et de ceux d'un berger et d'une jeune bergère trouvée en fin de compte sous un hêtre ombreux (Marcabru, P.-C. 293, 29, v. 1-7, éd. Gaunt *et al.* 2000, 370), c'est un spectacle de désolation que livrent les quatre premiers vers. Si l'enfant et la nourrice ont une fonction quasi comique, comme le pense (Latella 1994, 222), il conviendrait de parler d'un comique de la cruauté.

5.2. Vers la solution de l'énigme : la déchéance d'un *parier* (v. 5-6)

5.2.1. Latella (1994, 223-224) commente opportunément le mot *parier*. Ce substantif, qui signifie "copropriétaire, copartageant, coseigneur" et paraît diatopiquement marqué, est attesté dans des documents du Nimois et du Vivarais¹⁰ ; son calque en latin médiéval. *parierius/parerius/pararius/pararius*, en Provence (« assez rare »), en Languedoc et en Gévaudan (1069-1307, Debax 2012, 55-56, 407, 427, 429 ; Boullier de Branche 1938-1949, 2/2, 46,

50). Sur la seigneurie collective méridionale, on verra maintenant Laffont (2000) et Débax (2012).

5.2.2. Pris en lui-même, le mot a de fortes chances de connoter la condition médiocre de la personne qu'il désigne, en impliquant que celle-ci *n'est que* coseigneur (pour cette situation en Vivarais et dans ses abords, cf. Laffont 2000, 101), mais on n'est pas pour autant en droit de traduire le mot par "*piccolo proprietario*" (Franchi 2006, 93).

5.2.3. L'énonciateur ne manque pas de faire le constat de la déchéance du *parier*. Il en est le témoin *de visu* (« veich », v. 6) et il feint de rapporter le fait en observateur détaché et objectif. Comme on a compris que l'*ostal* du *parier* est complètement ruiné, *dechazer* est une forte litote qui ne peut être qu'une cruelle raillerie. Le prétérit *fon* (v. 5) peut laisser entendre non seulement que la demeure du *parier* est détruite, mais que celui-ci, dépossédé en réalité de son bien, n'est plus réellement un *parier*.

5.2.4. Il convient de souligner que, bien qu'il ait, en principe, découvert la maison détruite sans l'avoir cherchée (*trobei*, v. 1), l'énonciateur est très remarquablement au fait de la situation, les vers 5-6 étant porteurs d'une orientation nettement explicative. Dans la mesure où, d'autre part, *parier* pose une relation juridique et sociale établie avec (au moins) un autre *parier*, on peut supposer, en l'absence d'indication explicite, que le vers 6 insinue que le second *parier* (ou l'un des *compariers*) n'est autre que « l'io lirico », étant entendu que la séparation entre celui-ci et l'« io storico » est des plus minces, voire s'abolit dans les compositions de Garin d'Aphier et de Torcafol (Latella 1994, 71).

5.3. *Dechazer* (v. 6) : verbe ou substantif ?

Appel (1890, 25) édite « qu'i » dans *D*^o et dans *D*. Sans faire la critique d'Appel, Latella (1994, 220) fait imprimer au contraire « qui », ce qui l'oblige à faire de ce mot une forme d'oblique peu usuelle (Latella 1994, 224, 278) qu'elle assigne à une innovation de l'ascendant de *D* et *D*^o. Nous sommes enclin à adopter l'interprétation de Appel : *i* est l'adverbe relatif (cf. Jensen 1994, § 332), son antécédent est *ostals* et *dechazer/dechaier* doit par conséquent être considéré comme un infinitif substantivé (un exemple chez PVidal dans Rn 2, 346). Nous comprenons donc : "(cette maison) où je vois Déchéance". Le supplément d'abstrac-

tion inhérent à la substantivation de l'infinitif s'accorde avec le ton détaché et ironique du passage (cf. ci-dessus § 5.2.3.).

5.4. *Dechazer* ou *deschazer* (v. 6) ?

La forme « *dechazer* » est conjecturée par Witthoeft (1891, 64) et Latella (1994, 220, 263) à partir de *D* « *deschazer* » et de *D* « *dechaier* ». Si l'on suit *D*, il n'est pas nécessaire d'adopter pour autant le préfixe de *D* : en ancien occitan, *de-* et *des-* peuvent en effet « be substituted for each other » (Adams 1913, 426) ; cf. Ronjat (1930-1941, 3, 443) : « beaucoup de composés lat. en *dē-* sont refaits avec le continuateur de *dis-* : *descaire* [...], lat. *dēcadere* ». Rn (2, 346) donne deux exemples de *desc(h)azer* (PonsChapt et PVidal) ; dans son glossaire de PCard, Vatteroni (2013, 2, 961, 862) accepte à juste titre *desc(h)azer* à côté de *dec(h)azer*.

5.5. Le *senhal* *Comunal* (v. 5)

Mis en apostrophe, *Comunal* est le pseudonyme réciproque caractéristique des échanges poétiques entre Garin d'Apchier et Torcafol (Latella 1994, 40-41).

5.5.1. Latella (1994, 108) donne à ce *senhal* « quel valore di "amico, compagno, collega, confratello" attestato tanto in lingua d'oc che in lingua d'oïl ». Il paraît toutefois difficile d'attester ce signifié en langue d'oc^u.

5.5.2. L'éditrice insiste à juste titre sur le rapport « di natura dialogica [...], condotto sulle linee di uno scambio tra individui di pari grado sociale » (Latella 1994, 41) qu'implique l'emploi de *Comunal*. Dans la même direction, nous ajouterons que, si les *senhals* partagés ne sont pas rares dans la lyrique occitane^u, *Comunal* se singularise par le fait que ce pseudonyme ou, plus exactement, le lexème sur lequel il est basé exprime par lui-même l'idée d'appartenance ou de propriété partagée. Ce *senhal* n'entend-il pas indiquer que ce que les deux porteurs ont en commun (réciprocité du *senhal*) consiste justement dans la possession en commun de quelque chose (valeur lexicale du *senhal*) ? Dans la mesure où l'adjectif *comunal* peut signifier « dont la propriété est partagée (d'un château, d'une maison, d'un terrain) »^u, *Comunal* pourrait être basé sur la valeur *ad hoc* ^u « (personne) qui possède une propriété en commun avec *ego*, *parier* » par métonymie de la chose possédée au possesseur, et être objectivement motivé par la relation de partage et d'obligation

réci-proque unissant Garin d'Apchier et Torcafol dans le cadre d'une coseigneurie.

Dans le Gévaudan féodal, « le système très original de la coseigneurie, issu de l'indivision successorale », s'était développé « à grande échelle » (Darnas/Duthu 2002, 121). Les cartes de Darnas/Duthu (2002, 104-105) indiquent qu'en 1307 les *castra* de Châteauneuf-de-Randon, Allenc, Peyre, Marvejols, Montrodat, Cénaret, Muret, Moriès, Saint-Pierre-de-Nogaret et Saint-Chély-du-Tarn étaient des coseigneuries. Le cas de la Garde-Guérin est fameux quant au grand nombre des *pariers* de ce château.

Le cycle Garin/Torcafol pourrait être ainsi placé tout entier, par l'emploi récurrent du *senhal Comunal*, sous le signe de la coseigneurie et apparaîtrait, selon les mots d'Aurell (1989, 90) à propos de la *tenso*, comme « l'expression culturellement élaborée du conflit d'intérêts » (cf. ci-dessus § 5.2. et ci-dessous § 7.2.). Il y a d'ailleurs dans ce cycle une autre allusion très probable à un conflit né dans le cadre d'une coseigneurie spatiale : au début de la strophe IV de *Comtor d'Apchier rebuzat* (P.-C. 443, 1), Torcafol évoque en effet les déboires de Garin d'Apchier en tant que *parier* chassé par ses copartageants (voir Chambon 2014, 502-503 et n. 11)⁴.

5.5.3. Dans le vers que nous commentons, l'apostrophe *Comunal* ouvre un épisode d'orientation dialogale qui fait de Torcafol le témoin du malheureux sort du *parier*. Si notre interprétation du *senhal* était exacte, l'énonciateur laisserait ainsi planer une menace voilée : voyez comment je sais traiter mes copartageants (sous-entendu : c'est là le sort qui attend peut-être *Comunal-Torcafol*).

5.6. Bilan

Les vers 5-6 résolvent l'énigme posée par les quatre premiers vers et font découvrir le spectacle de la maison détruite d'un *parier* dont l'énonciateur, prenant Torcafol à témoin, constate la déchéance.

6. Strophe I, vers 7-8

Appel (D) « ʔe qant lui vi, cuidei vezer / ʔRuget, un viel ioglar lanier. »

Appel (D) « ʔe quant lui vi, cuidei vezer / ʔtu, lait veill iuglar lanier. » [*ms. lais*].

Latella « E qant lui vi, cuidei vezer / Ruquet, un viel joglar lanier. »

Avec le retour au prétérit (*vi, cuidei*), les vers 7-8 reprennent le fil narratif.

6.1. Le jongleur *Ruquet* (v. 8)

Latella (1994, 225) rapporte l'opinion de Paden proposant « di intendere *Ruquet* come "little caterpillar" ». L'éditrice estime que « molte altre interpretazioni potrebbero ottenere pari titoli di validità dal momento che la radice da cui discende la denominazione ora incontrata ha un semantismo molto ampio » (une opinion qui, pour nous, n'est pas une évidence).

6.1.1. Étant donné que, d'une part, aocc. (*e*)*ruca* s. f. "chenille" ne paraît pas avoir été productif dans l'anthroponymie occitane médiévale (Ø Fexer 1978) et que, d'autre part, la vicomté de Gévaudan était, du temps de Garin d'Apchier et depuis 1112, entre les mains du comte de Barcelone et relevait depuis 1166 de la couronne d'Aragon, on peut proposer une interprétation alternative. Le sobriquet *Ruquet* pourrait être en effet (emprunté au) catalan (moins probablement à l'aragonais)⁶. Il s'agirait de l'anthroponymisation de cat. *ruquet* s. m. "ruc petit" (depuis 1421)⁶, diminutif de *ruc* "ase jove ; ase adult ; (fig.) persona rude, grossera d'entenement" (depuis 1371)⁶ (moins probablement, du diminutif d'arag. [Ribagorza] *ruc* "âne")⁶. Il est en effet plus courant de tirer des surnoms des noms de l'âne que de ceux du *caterpillar*. Ainsi analysé *Ruquet* serait en outre motivationnellement bien adapté comme surnom péjoratif, réel ou fictif, d'un jongleur : cf. aocc. *Cabra*, *Cailla* ou *Sabata*⁶. Reina Bastardas nous fait connaître l'existence d'un Sabestia *Ruquet* en 1555, à Montornès del Vallès, près de Barcelone (Iglésies 1979, 1, 363). En France, vers 1900, le nom de famille *Ruquet* avait probablement l'Aude comme épiscentre et Toulouse comme épiscentre secondaire (Fordant 1999, 794).

6.1.2. Quoi qu'il en soit, la comparaison du *parier* avec un vil jongleur (pour l'adjectif *lanier*, voir Latella 1994, 225-226), peut-être animalisé par son surnom, indique à quel point de déchéance le premier est réduit. Cette comparaison invite à inférer pour le *parier* une condition sociale antérieure bien plus relevée et quelques affinités avec le *trobar*. On pourrait par conséquent entrevoir un discret parallélisme avec Torcafol (cf. ci-dessus § 5.5.3.), dans la mesure où celui-ci ne craignait pas

d'être aussi interprète et s'attirait de ce fait les railleries de Garin (« Car cantas ab vilania », éd. Latella III, 144, v. 13).

6.2. Le texte de *D* (v. 8)

Si « la lezione concorrente tràdita da *D* è con tutta evidenza deteriore » (Latella 1994, 225), le texte — « e quant lui vi, cuidei vezer / tu, lait veill iuglar lainier » — ne fait pas moins sens. Tout semble se passer comme si *D* avait compris la menace latente que nous avons cru percevoir dans le vers 6 (ci-dessus § 5.5.3.), et, embarrassé sans doute par « Ruget », avait poursuivi dans cette veine de manière explicite en impliquant clairement *Comunal* comme jongleur dans la comparaison avec le *parier*. Dans *D*, le sort du *parier* déchu préfigure de manière non voilée celui qui attend *Comunal*-Torcafol, troubadour déchu.

6.3. Bilan

L'apparition d'un *joglar*, même avec la seule fonction de terme comparant, est assez inattendue pour constituer une indication métacritique. Jointe aux éléments qui paraissaient déjà impliquer Torcafol dans le texte (§ 5.5.3. ; cf. § 6.2.), elle conduit à admettre que le passage possède une dimension autoréférentielle et métalittéraire. Ruine complète et réduction au statut de *joglar* peuvent être lus non pas seulement au sens propre, mais aussi métaphoriquement, comme les résultats de la joute poétique qui oppose l'auteur à Torcafol, une joute qui aboutit ou aboutira à l'abaissement de l'opposant par l'écriture. Cette signification latente incite à repousser, si on était tenté par elle, une lecture réaliste et événementielle de la première strophe. La situation décrite est fictive et non effective. L'auteur évoque des méfaits imaginaires.

7. Strophe II, v. 9-10

Appel (*D*) « Cel, s'es paubres, mal no l'en mier, / «q'ieu no-ill tulc ren mas las pares ».

Latella (*D*) « Cel, s'es paubres, mal no m'en mier, / «Q'ieu no-ill tulc ren mas las pares ».

7.1. Solution de l'énigme : l'aveu

Tout comme les vers 5-6, les vers 9-10 possèdent une orientation explicative (cf. Latella 1994, 227) : ils fournissent la solution définitive de l'énigme.

7.1.1. Le *parier* pauvre est, selon Débax (2012, 145), un *topos* « que véhiculent de nombreux textes et les sources littéraires surtout ». En l'occurrence, la cause de la situation du *parier* ne doit pas être recherchée ailleurs que dans l'action délibérée de l'énonciateur. Celui-ci commence certes par se défausser, au vers 9, en affirmant qu'il n'y est pour rien, le *parier* ne devant s'en prendre qu'à lui-même, car il est la cause de sa propre misère. Mais l'énonciateur passe aux aveux au vers 10³, tout en continuant à minimiser comiquement son rôle : il n'a fait que retirer les murs de la maison. À si petite cause grands effets : privée de ses murs, la maison s'est écroulée, et l'action violente et destructrice de l'énonciateur explique la scène de désolation parmi les ruines (v. 1-4), la déchéance du *parier* (v. 5-8) et la pauvreté qui s'ensuivent (v. 9). Il est difficile de parler ici, avec Latella (1994, 226-227), de « discorso autodefensivo » : l'autodéfense est ironique (« mal no m'en mier », v. 9)⁴ et ne fait qu'introduire une auto-accusation (v. 10) dont le tour euphémique souligne le cynisme.

7.1.3. Alors que Latella (1994, 275) donne, au glossaire, son sens exact et nucléaire à [*paret*] s. f. « parete, muro » (FEW 7, 652a et b, PARIES ; DAOA 877), la traduction fortement métonymique par « casa » qu'elle propose (p. 221) est moins satisfaisante. Il importe en effet de s'en tenir dans la traduction également au sens nucléaire : le comique naît précisément du fait que, selon le savoir encyclopédique partagé, si l'on se contente d'enlever (« ren mas », v. 10) les murs d'une maison, celle-ci s'écroule. Du reste, le sens de « maison » ne paraît pas attesté pour *paret*, ni même pour le pluriel *pare(t)s*. Franchi (2006, 93) traduit par « pareti ».

7.2. Conflits coseigneuriaux

Les soupçons nés à la lecture des vers 5-6 (ci-dessus § 5.2.4.) trouvent confirmation : aucun doute ne peut à présent subsister sur le fait que l'énonciateur a rasé la maison de celui qui était probablement son *comparier*.

7.2.1. On sait que « le conflit est sans cesse présent au cœur du phénomène [de la coseigneurie] » (Débax 2012, 256)⁵. « L'événement le plus fréquent entre coseigneurs », écrit Débax (2012, 257 et n. 49, 50), était celui-ci : « l'un d'entre eux chasse un autre de la coseigneurie du château tenu en commun ». L'historienne mentionne deux exemples de tels conflits surgis en Gévaudan au milieu du 13^e siècle⁶.

7.2.2. Dans le cadre d'un conflit entre *pariers*, l'emploi du mot *ostal* (v. 5 et ci-dessus § 5.1.) ne doit pas surprendre. Il peut renvoyer à une situation connue quand il s'agit de coseigneuries spatiales. En ce qui concerne le Gévaudan, Darnas/Duthu (2002, 121) écrivent que « chaque seigneur a alors une demeure particulière dans un même *castrum* ». À Salles-la-Source et à Mouret (en Rouergue) ou encore à Merle (en Limousin), « le *castrum* est [...] une accumulation d'hôtels nobiliaires » plus ou moins fortifiés, mais sans défense commune (Débax 2012, 198-201, 204-207). Les maisons des coseigneurs peuvent aussi être construites dans un bourg castral (Laffont 2000, 109).

7.2.3. Enfin, force est de constater — sans être nécessairement amateur d'hypogrammes — que le mot thème *parier* est de nouveau inscrit en sous-jacence, au vers 10, sous la forme du pluriel *pares* ; cf. *plaidés*, forme fléchie en -s de *plaidier*, à la rime (éd. Latella 1994, 144, III, v. 1 et 202, VI, v. 1).

8. Strophe II, vers 11-12

Appel (D-) « ʷe-l moli don rendia ses / ʷal paire d'en Poisson Gaifier ; ».

Latella (D-) « ʷE-l moli don rendia ses / ʷAl paire d'en Ponson Gaifier ; ».

Appel (1890, 26) se demandait : « Corr. *del moli* ? ». Il ne le faut pas : les *pares* mentionnées au vers précédent sont les murs de la demeure détruite du *parier* et non celles du moulin. L'énonciateur a soustrait le moulin au *parier* (et il n'entend probablement pas continuer à s'acquitter du cens) : c'est là un forfait supplémentaire de sa part. On peut présumer que ce moulin était une source de revenus importants pour les personnages dépossédés. Sur la base des vers 11-12, Witthoeft (1891, 23-24) écrivait : « Ebenso hatte er [Torcafol] eine Mülhe, das Eigentum des ungenannten Vaters des Herren Poisson Gaifier, gepachtet ». Il n'y a cependant aucun élément dans le texte qui permette d'attribuer aussi franchement le moulin à Torcafol.

9. Strophe II, vers 13-16

Appel (D-) « ʷqe-n dis un tal enuich l'autrier, / ʷdon men, qe no-m dis point de ver ; / ʷmas no s po de mal dir tener, / ʷa-n vos los maiors colps q'el fier ! ».

Latella (D) « *Qe·n dis un tal enuich l'autrier, / ¹⁴Don men, qe no·m dis point de ver ; / ¹⁵Mas no·s po de mal dir tener : / ¹⁶A·n vos los majors colps q'el fier !* »⁸.

Ces vers complètent l'explication drolatique entreprise aux vers 9-12.

9.1. Où est le sujet ?

Dépourvu d'expression lexicale, le sujet du verbe (*dis*) de la proposition introduite par *qe* (v. 13) doit être recherché dans le pronom *cel*, fortement mis en relief en tête de la strophe (v. 9). C'est bien ce qu'a compris, nous semble-t-il, Latella (1994, 221), puisqu'elle introduit *e* dans sa traduction du vers 13 : « *e ne disse tanto male l'altro giorno* » (cf. de même Franchi 2006, 93).

9.2. Le mécanisme explicatif

Au début du vers 13, *qe* est placé en parallèle syntaxique et sémantique avec *q'* du début de 10. Les deux emplois de la conjonction de subordination (ou de coordination, selon Jensen 1994, § 746, 757)⁹ introduisent deux propositions à valeur explicative qui dépendent toutes les deux de la principale *mal no m'en mier* (v. 9) et s'enchaînent du point de vue du sens : l'explication d'abord (v. 10-12), puis l'explication de l'explication (v. 13-15). C'est pourquoi au point-virgule placé à la fin du vers 12 par Appel, Latella et Franchi, nous préférons la virgule de Witthoeft (1890, 54)¹⁰, laquelle ne risque pas de rompre l'enchaînement des idées.

Le texte se plaît à remonter des effets, constatés au début du texte, vers les causes et jusqu'à la cause dernière. Au vers 12 [*lo*] *paire d'(en Ponson Gaifier)*, illustre inconnu — cela va presque sans dire —, rallonge comiquement la chaîne explicative des conséquences et des causes.

9.3. Le sens des vers 13-14

Nous comprenons ainsi les vers 13-14 : « (au père de Ponson Gaifier), sur lequel il [= le *parier*] a tenu l'autre jour un propos si contrariant — et par conséquent il ment — qu'il ne m'a rien dit de vrai »¹¹. Latella (1994, 211) comprend au contraire : « *e che ne disse tanto male l'altro giorno, mentendo, che non disse nei miei riguardi nulla di vero* ». Avec « *nei miei riguardi* », on perdrait, nous semble-t-il, la logique consécutive de la construction corrélatrice *tal... qe*¹² et l'idée essentielle que le propos du *parier* a été

adressé à l'énonciateur (*·m dis*, v. 14). D'autre part, *don* (v. 14) a ici un sens causal : « Si c'est tout le contexte qui lui sert d'antécédent, *don* assume le rôle d'une particule causale au sens de 'et pour cette raison, et par conséquent' » (Jensen 1994, 140). Les traductions de Latella et de Franchi ("mentendo") ne rendent pas compte, nous semble-t-il, de la valeur du tour.

Selon notre interprétation, le propos fâcheux²⁰ tenu par le *parier* au sujet du père de Ponson Gaïfier a été jugé si contrariant par l'énonciateur que celui-ci n'a pu conclure qu'à un contenu mensonger, sans s'inquiéter de contrôler la véracité du dire, mais au terme d'un raisonnement purement formel et volontairement montré comme hasardeux (télescopage logique dans « Don men, qe no·m dis point de ver », v. 14).

C'est ce propos malheureux sur le seigneur du moulin qui a fourni le prétexte de son mauvais coup à un énonciateur qui préméditait déjà son raid. Car, en homme d'honneur, celui-ci ne pouvait laisser passer une telle offense : le médisant méritait un châtiment. La drôlerie du passage tient au fait que l'énonciateur se pose à la place du fils en vengeur d'un père outragé, paraît-il, pour expliquer qu'il se soit emparé de vive force d'un moulin... relevant justement du *dominium* de l'offensé.

9.4. Torcafol impliqué (v. 15-16)

Au vers 15, l'énonciateur se donne les gants d'accorder au *parier* une circonstance atténuante trouvée dans un trait de son caractère : ce dernier ne peut s'empêcher de dire du mal d'autrui (« Mas no·s po de mal dir tener »). Il y a là, en sous-main, une allusion à Torcafol et aux reproches insultants qu'il a adressés à Garin dans ses sirventès (cf. Latella 1994, 67). Menace voilée, à nouveau (cf. ci-dessus § 6.3.) : le sort du *parier* médisant pourrait être bientôt, littérairement parlant, celui de Torcafol.

Le vers 16 est une pointe strophique. Si le *parier* a parlé de manière mensongère du père de Ponson Gaïfier, il a verbalement porté des coups plus nombreux et plus rudes à Torcafol (représenté dans le texte par le pronom *vos*). Ce dernier se trouve ainsi placé dans la position de l'insulteur insulté par un autre médisant. Garin se dispense ainsi de s'en prendre lui-même à Torcafol et il se donne le beau rôle en feignant de se placer au-dessus de la mêlée : comble d'adresse dans l'art de la polémique. Il sous-entend même qu'il a aussi vengé Torcafol.

9.5. *L'autrier* (v. 13)

L'écho que trouve au vers 13 le *gimmick* de la pastourelle, la locution adverbiale *l'autrier* (déjà v. 1), ne peut être le fait du hasard. La médisance du *parier* (v. 13-16), cause ultime de tout ce qui a été rapporté dans la première strophe et dans le début de la deuxième (v. 1-12), est ainsi située dans le même bref laps de temps que la découverte prétendument fortuite du désastre. Les événements se sont donc enchaînés rapidement : dans la même journée, le *parier* a médité, l'énonciateur a détruit sa maison en représailles, lui a enlevé le moulin qu'il exploitait, puis est revenu sur les lieux de son crime constater le résultat de ses méfaits. La promptitude dans l'exécution ne fait que souligner la violence furieuse et préméditée dont a fait preuve l'énonciateur.

9.6. Bilan

La seconde partie de la deuxième strophe développe et complète la première. Au terme de la strophe, on a compris pourquoi le pauvre *parier* ne doit s'en prendre qu'à lui-même : il a eu un mot de trop et c'est sa médisance qui, en fin de compte, l'a perdu. L'énonciateur atteint ainsi le comble du cynisme.

En définitive, les deux premières strophes forment une sorte de fable immorale et comique contre la médisance, qui reprend, déplace et renverse la thématique traditionnelle du *trobar* contre les *lauzengiers*. Le comique réside aussi dans le raffinement de l'écriture : l'auteur déroule à rebours la chaîne des causes et des conséquences, en laissant au décodeur le soin de construire progressivement, à partir de deux scènes (les ruines, le propos du *parier*) et contre le fil du texte, l'enchaînement réel des événements d'une histoire sans narration.

10. Strophe III, vers 17-24

Appel (D) « ʷEu no m'apel ges Olivier / ʷni Rothlan , qe q'el se-n dises ; ʷmas valer los cre maintas ves, / ʷquant cossir de leis q'eu enquer ; / ʷe non sai el mon cavalier / ʷq'eu adoncs no-l crezes valer ; / ʷe volria tal fieu aver / ʷa partir regisme o enpier. »

Latella (D) « ʷEu no m'apel ges Olivier / ʷNi Rothlan, qe q'el se-n dises ; / ʷMas valer lor cre maintas ves / ʷQuant cossir de leis q'eu enquer ; / ʷE non sai el mon cavalier / ʷQ'eu adoncs no-l crezes valer ; / ʷE volria tal fieu aver / ʷA partir regisme o enpier. »

En prenant implicitement appui sur le rapport des hauts faits de l'énonciateur, la troisième strophe conclut le poème dans l'autodérision.

10.1. Un *miles gloriosus*

L'énonciateur se campe en *miles gloriosus* qui, tout en concédant qu'il sait bien que l'opinion fait de lui l'égal d'Olivier et Roland (v. 18)¹⁸, refuse, dans sa grande modestie, d'être assimilé à ces modèles de parfaits chevaliers (v. 17-18), en faisant toutefois entendre qu'en ce qui concerne le service des dames, il croit bien souvent valoir ou dépasser ces héros (v. 19-20)¹⁹. C'est alors (*adoncs*, v. 22)²⁰, quand la pensée de sa dame l'occupe (*cossir*, v. 20), qu'il assure, dans une expression dont la maladresse semble concertée, ne connaître aucun chevalier au monde qu'il ne pense équivaloir (v. 21-22).

10.2. Après la pastourelle, la *canso*

Le vers 20 est une claire allusion à l'amant-troubadour et constitue un pastiche-éclair de la *canso*. Garin d'Apchier y montre certes qu'il a assimilé « i termini-chiave del vocabolario amoroso cortese » (Latella 1994, 230)²¹, mais la dérision n'épargne nullement la forme d'expression par excellence de l'amour courtois, « l'œuvre maîtresse, la seule qui mérite l'effort de l'artiste » (Jeanroy 1934, 2, 62), placée, selon l'« opinion courante » (*op. cit.*, 2, 63), bien au-dessus du sirventès. Parce qu'il est mis dans la bouche d'un soudard adepte de la force brutale et parfaitement anti-courtois dans son comportement et ses pensées, le pastiche devient parodie (Latella 1994, 229).

10.3. La forme « *regieme* » (v. 24)

Latella (1994, 230) écrit : « Imputabile a scorso di penna, errore d'ignoranza o di lettura, l'attestato ms. *regieme*, dal momento che esito complicato (cfr. Jensen, *From Vulgar Latin*, p. 72) del latino REGIMEN è in occitanico *regisme* ». Appel corrigeait déjà (tacitement) en « *regisme* ». Lv (7, 176-177 ; 6, 191) et le FEW livrent pourtant une palette d'issues héréditaires de REGIMEN en ancien occitan parmi lesquelles on note *regeime* (CroisAlb ; GuillBarre ; doc. Toulouse s. d.) et *rexeyme* (GuillBarre) ; la COM2 n'apporte rien de neuf. Il nous semble qu'il est dès lors plus économique de corriger « *regieme* » en « *regeime* » plutôt qu'en « *regisme* ».

10.4. Entre *Regeime* et *Enpier*

Les mots *regeime* et *enpier* s'appliquent ici respectivement au royaume de France et au Saint Empire en tant que territoires. Il s'agit, selon nous, de noms propres de lieux désignant des entités géopolitiques particulières, à éditer avec des majuscules initiales : « Regeime » et « Enpier ».

Le binôme que forment ces deux noms ne peut manquer de faire penser à celui que connaissait l'occitan régional du 19^e siècle (avec un matériel linguistique renouvelé) : « Les mariniers du Rhône se servent encore du mot *empèri*, *empèire* ou *pèri*, pour désigner la rive gauche du Rhône, c'est-à-dire le côté de la Provence, et du mot *reiaume* (royaume) pour désigner la rive droite, côté de la France » (Mistral 1, 878)⁶⁵. Il nous semble donc très vraisemblable, si l'on se place du point de vue de Garin d'Apchier, possessionné en Gévaudan (baronnies de Châteauneuf-Randon et Apcher), mais avec un fort tropisme familial vers le Vivarais⁶⁶, que *Regeime* et *Enpier* s'appliquent respectivement à la rive occidentale du Rhône, relevant du royaume de France, et à la rive orientale du Rhône, relevant du Saint Empire⁶⁷.

10.5. Bilan : la digne récompense d'un preux

Dans la dernière strophe, l'énonciateur, presque sans égal dans le service des armes comme dans le service amoureux, atteint le sommet de la vantardise balourde. Les vers 23-24 décrivent la récompense qu'un preux de son envergure mériterait de recevoir, à son humble avis : un fief taillé de telle manière qu'il serve de limite au Royaume ou à l'Empire, c'est-à-dire en réalité, nous semble-t-il, à chacune de ces entités géopolitiques. Le verbe *partir* "séparer" est à prendre dans son acception de "former la limite de (un bien foncier, un royaume)"⁶⁸. L'énonciateur s' imagine à la tête d'une principauté autonome correspondant à ses mérites et s'insérant, dans la vallée du Rhône, entre le royaume de France et le Saint Empire romain-germanique : un État-tampon, en somme, qui marquerait la nouvelle frontière entre les deux grandes puissances⁶⁹.

Gérard Gouiran nous fait part d'une interprétation alternative : il conviendrait de donner au verbe *partir* (v. 24) le sens de "partager" ; on serait ramené ainsi à la question du *parier*, et le comique naîtrait du fait que l'énonciateur se souhaiterait d'avoir à

partager son fief avec un roi ou un empereur plutôt qu'avec Torcafol, *vir obscurus*.

En tout cas, le vers 24 est suffisamment *hénaurme* et suffisamment drôle pour fournir une clausule satisfaisante. Malgré l'avis de Franchi (2006, 90), selon lequel le texte est « molto probabilmente mutilo di alcune strofe », on peut admettre, nous semble-t-il, que le poème ne comportait que trois strophes.

11. Conclusion : un sirventès immoral

Le sirventès de Garin d'Apchier met en scène un abominable fier-à-bras qui se vante, à la première personne du singulier, non pas de prouesses chevaleresques imaginaires, mais de réels méfaits anti-chevaleresques. Détournant la pastourelle pour en briser le modèle (v. 1) et s'en prenant au passage à la *canso* (v. 20), ce sirventès immoral inverse les valeurs du genre : au lieu de blâmer le méchant, il lui donne la parole pour que soit exaltée, avec une naïveté délibérément cynique, la raison du plus fort et la force brutale. Il s'agit à tous égards d'un « corrosivo controtesto » (Guida 2011, 249) qui convient à l'inventeur présumé du *descort*²⁶ ou « anti-*canso* »²⁷.

On se trouve bien, selon l'heureuse expression de Guida (2011), sur l'« autre face du *trobar* », un versant aussi peu séparable du premier que l'envers et l'avant d'une pièce de monnaie. Peu de temps après Guillaume de Poitiers et Marcabru, au fort du Gévaudan, « en l'absence de grande cour laïque aussi bien que de centre d'études ecclésiastiques » (Brunel 1916, 6 ; cf. Latella 1994, 47), les codes de l'écriture littéraire en langue vulgaire étaient suffisamment maîtrisés et assimilés par un *miles litteratus*²⁸ passablement *obscurus* pour être détournés et retournés par lui, et pour que la littérature fasse l'expérience de son essence ludique²⁹, réflexive et auto-subversive. Voir, dans le même sens, notre analyse d'une *cobla* du même auteur, *Membra-us del jornal* (P.-C. 443, 3 ; Chambon, à paraître, b). On ne saurait dire, en tout cas, de ce sirventès qu'« une composante de référence extra-textuelle [y] domine sur [le] statut de poème » (Léglu 1998, 269). La littérarité atteint au contraire son comble : le texte n'est que jeu sur la littérature.

Le principe d'inversion régit aussi la destination du message. Contrairement à ce que voudrait la loi du genre en matière de

serventès personnel, l'auteur ne s'adresse pas à son oppositeur pour lui porter des coups diffamatoires (si ce n'est de manière latérale et indirecte), mais place Torcafol en position d'interlocuteur neutre devant lequel il expose sa propre conduite inqualifiable en se prenant pour cible de son propre discours. Il y a dans ce détournement des règles du jeu poétique de quoi désarçonner l'adversaire : comment celui-ci pourra-t-il répliquer à une attaque qui n'en est pas une (mais qui lui promet néanmoins, en sous-main, une défaite cuisante)³⁴ ? On a l'impression qu'au plan littéraire, une nouvelle étape est ici franchie dans l'affrontement des deux Gévaudanais³⁵. En inversant les rôles établis, en désamorçant toute critique à venir par la surenchère autocritique et en produisant devant Torcafol un modèle probablement hors de portée des capacités d'écriture de celui-ci, Garin met les rieurs de son côté et s'affirme comme un redoutable maître dans l'art de la guerre verbale³⁶.

Jean-Pierre Chambon

Université de Paris-Sorbonne

NOTES

¹ Sur ce cycle, voir Latella (1994, en particulier 61-87), L  glu (1996), Méjean (1971, 395) et Guida (2011).

² Ces lignes étaient écrites quand nous avons pris connaissance d'un article de Saverio Guida qui commente longuement les premiers vers du texte qui nous intéresse (Guida 2011, 238-250). Nous indiquons dans les notes les points de convergence et de divergence entre les analyses du proven  aliste italien et les nôtres.

³ Voir aussi Franchi (2006, 90) et Guida (2011, 239-240).

⁴ La première pastourelle selon Jeanroy (1934, 2, 338).

⁵ Cf. aocc. *foguier* (MongeMont, Rn 3, 345 = Appel 1902, 256 =   d. Routledge 1977, 93, v. 18), *fuguier* (  vEnf, Rn 3, 345-346 = RF 22, 988 [=   d. Huber] dans FEW 2, 649a =   d. Giannini/Gasperoni 2006, 235, v. 1555), *fogier* (doc. St-Flour 1431), *fogi  * (doc. St-Flour 1461, tous les deux DAOA 590) ; cf. LvP (192) et FEW (2, 649a, FOCARIUS). Aussi "(par synecdo.) focolare, fuoco" (*foger*, SFOi, Crescini 1926, 396).

⁶ Le sens de "casa, casolare" est admis par Franchi (2006, 93 "casa") et par Guida (2011, 240, 241, 245 "casolare"), qui note à plus juste titre le caractère « impoetico » du mot. — D'une manière générale, les innovations de Latella en matière de sémantisation des unités lexicales et les corrections qu'elle propose (voir ci-dessous *passim*) nous apparaissent comme des manifestations de la « résistance naturelle du lecteur au texte », résistance qui se manifeste par des rationalisations ramenant « ce qu'on trouve étrange dans le texte au connu » (Riffaterre 1979, 8), quitte à tomber de Charybde en Scylla. Nous nous efforcerons au contraire de respecter « ce qui devrait être la règle cardinale de l'explication » : la docilité au texte (Riffaterre 1979, 12).

⁷ On peut observer en outre qu'en français, où *foyer* "  tre de la cheminée" est attesté depuis ca 1135, le sens métonymique "lieu où habite une famille" n'est document   que depuis 1572 (Ronsard, TLF).

⁸ FEW (13/2, 197b, TRANS), DAOA (1240) et Latella (1994, 282). Notons que [tras] signifiait "   côté de" au 20   siècle dans le parler de Mende (ALLo 2178 dans FEW, loc. cit.), sens confirmé par Escol   Gabalo (1992, 498) : *tras* prép. et adv. "auprès,    côté, contre".

⁹ Lv (4, 432, qui corrige Rn 4, 94), Appel (1902, 268) et FEW (5, 407b, LONGUS). Ajouter doc. Rouergue ca 1191 (Brunel 1926, n   262, 7) et doc. Rouergue 1174, *lunc* (Brunel 1952, n   410, 16), ainsi que PCard (Vatteroni 2013, 997).

¹⁰ Dans le même sens, voir déjà Guida (2011, 240-241) : « l'adesione ai modelli si rivela subito solo fittizia » ; l'« alterit   rispetto ai patterns standardizzati » apparaît dès l'emploi de *fogier* (pris par l'exégète au sens de "casolare"), mot qui se présente « come un elemento dissonante, inadeguato alla struttura formale e tematica abbozzata ». Mieux encore si l'on conserve son sens à ce mot.

¹¹ Matériellement, le vers 2 se lit ainsi dans *D*^a « Un cro-[2]-lon nera un efasmes » (source : <<http://bibliotecaestense.beniculturali.it>>, image 428).

¹² Cela a été bien vu par Guida (2011, 241) : « a me pare tuttavia che la lezione concordemente trasmessa dai due codici relatori sia accettabile e non bisognosa d'essere ritoccata ».

¹³ Guida (2011, 241) accepte aussi le sens de « berceau ». Il nous semble cependant que son commentaire dévie ensuite, lorsqu'il indique (sur la base d'un transfert identique observé « presso molteplici popolazioni romanze e germaniche, medievali e moderne ») que *crol* serait employé « per indicare la vulva » et qu'il propose une « chiave di lettura » érotique : « si potrebbe immaginare un'ardita e carnevalesca comparazione [...] tra un bambino posto nella culla e il pene messo nella vagina » (Guida 2011, 242-243). Selon nous, cette interprétation est trop hardie en ce qu'elle ne trouve appui ni dans le texte ni dans le lexique. La « clef érotique » nous semble en outre appauvrir le texte et tendre à dissoudre dans un symbolisme universel ce qui fait son « unicité » (Riffaterre 1979, 8). Il en va tout autrement, par exemple, au vers 6 de *Mals albergiers dinarada de fen* (P.-C. 443, 2b ; Latella 1994, 242) où l'irruption (soulignée par l'allitération) de *mon oliver vert*, sémantiquement insatisfaisante, contraint à rechercher et à trouver aussitôt une signifiante (Guida 2011, 219-221). Il nous semble que l'exégèse doit admettre que « le texte littéraire est construit de manière à contrôler son propre décodage », d'où la règle de « *ne fonder l'explication que sur des éléments* [les interprétants] *dont la perceptibilité est obligatoire* » (Riffaterre 1979, 11).

¹⁴ Respectivement PrisJér (ms. vers Castres 1373) et Fier (lang. Aude/Ariège), AuzCass (auteur rouergat). Voir Rn (2, 520), LvP (102) et FEW (2, 1228b, *CORROTULARE).

¹⁵ Voir Adams (1913, 544-545 : postverbaux en *-e*) et Ronjat (1930-1941, 3, 331 : postverbaux fournissant des noms d'instruments).

¹⁶ Lv (1, 420) = FEW (2, 1229a, *CORROTULARE, aussi afr.) = DAO (196, 1-1).

¹⁷ Gresti ne s'arrête malheureusement pas à cette solution. Il ajoute : « Si potrebbe anche, certo più arditamente, rinviare a FEW 2/2:1362a, s. *KROS-NO-, dove si trova il medio francese *grolle* 'vase, en forme de flacon' [bourg. 15 jh.], *krol* (Bas-Maine) 'écuelle du chien', e soprattutto *cròulo* (Limosino) 'tronc d'arbre creux', utilizzato, in questo caso, come luogo ove depositare l'infante ». Or, lim. *cròulo* (pris dans M 1, 679, lequel donne un exemple de Joseph Roux = Corrèze) présente une diphtongue (régulièrement réduite dans Creuse [krɔ̃la] adj. « creux (arbre) » ALAL 258 p 36) et ne saurait être rapproché des formes du texte. Von Wartburg ne citait d'ailleurs ce mot et Cantal *craule* « creux, vide » (classé FEW 23, 170b ; BaldEtym 2, n° 3727 ; confirmé par Cantal ['kraule] « caverneux (arbre) » ALMC 249 p 42) que pour indiquer, dans sa grande sagesse, qu'ils devaient être séparés du groupe de mfr. *grolle*.

¹⁸ Ms. « nous vous crolerons pour dormir » (Runnalls corrige inopportunément « cloerons ») ; néant dans DMF (2012) s. v. *crouler*. La variété de français de la *Passion d'Auvergne* est assignée à la Basse Auvergne (langue de presque tous les copistes et langue des auteurs) par Runnalls (1982, 58-68). Stimm (1984, 194-196) a mis cependant en évidence des traits (prétérits en *-i-* des verbes de la classe

I, P3 en *-é* du futur, *-i-* de *oighiment*) qui ne peuvent être originaires que du domaine francoprovençal.

¹⁹ Guida (2011, 242) est conduit « a non escludere che Garin [...] abbia voluto investire nel passo che si discute il lessema *efas* (che io tradurrei “fantolino”, “picciolino”) di un senso traslato per adombrare lepidamente l’organo sessuale maschile ». Cette hypothèse nous paraît gratuite.

²⁰ Guida (2011, 241) souligne avec justesse que *croll/croille* accentue « l’effetto dirompente e beffatorio messo parzialmente in atto alla fine dell’ottonario precedente ».

²¹ Cf. Guida (2011, 239) parlant de « rebus ».

²² Matériellement, le vers 3 se lit ainsi dans *D^a* : « Ela olet edos conres » (<<http://bibliotecaestense.beniculturali.it>>, image 428).

²³ Guida (2011, 243-244) repousse au contraire la conjecture de Latella, mais propose à son tour une correction : « un olhet » (ou « un ollet »), à partir de *D^a* pour le substantif et de *D* pour l’article masculin. Cette intervention est essentiellement motivée par l’hypothèse selon laquelle *olhet* indiquerait « quell’orifizio femminile che ancor oggi viene definito “il terzo occhio” » (*art. cit.*, 245). Nous ne sommes pas convaincu par cette interprétation.

²⁴ = Lv (7, 371) = LvP (329).

²⁵ FEW (7, 349b, OLLA), DAOA (838) et ALMC (787). Aj. doc. Mende 1472-1473 (André 1885, 37).

²⁶ Mot attesté par Rn (2, 527) “courroie” (*corretz* pl., GuillPoit, mais voir 6, 167 ; *correy*, BBorn [discussion dans Lv 1, 378 ; cf. éd. Gouiran 1985, 2, 896 “ceinture” (éliminer du glossaire la forme fictive *correg*] ; *correg*, RaimbAur) et Lv (1, 378), qui ajoute *correi* dans un passage peu clair de GirBorn. Voir aussi Lv (1, 380) pour *corretz* chez GuillPoit (= éd. Pasero 1973, 130, v. 81, trad. “ammennicoli”, car interprété, de manière peu crédible, comme une forme de *conrei*), considéré par Lv comme contenant une « dialektalische Abweichung von g », et pour *corretz* dans CroisAlb 5352 (= éd. Martin-Chabot 1931-1961, 2, 230, v. 8) compris “courroie” = Rawls (1983, 48 : “strap, belt”) = LvP (97 : *correg*, *-ei* “courroie ; ceinture”) = FEW (2, 1221b, 1223a, CORRIGIA : *correg* “id.”).

²⁷ Selon Guida (2011, 245), *conrés* serait porteur de « l’idea degli organi maschili che comunemente vengono denominati “palle, testicoli” ». Hypothèse non nécessaire, à notre avis.

²⁸ « De cela aiga prestiron e meiren els conres », Lv (1, 332 : “Speise”) = LvP (91 : “mets”) = éd. Martin-Chabot (1931-1961, 1, 138, v. 10 : “aliments”) = Rawls (1983, 47 : “food”) = FEW (16, 697a, *REPS : “mets”).

²⁹ « [Un mauvais riche] manjava ad esple / .../ E non donava son conre » : Rn (2, 459) “nourriture” = Lv (1, 332), qui exprime son scepticisme ; mais voir Vatteroni (2013, 959) “vivande, viveri”.

³⁰ Rn (4, 352), LvP (260) et FEW (7, 247b, NUTRICIA).

³¹ La *noirissa* inspire au médiéviste bien informé les commentaires suivants : « Spesso tale donna di casa, giovane e fisicamente ben impostata, serviva, oltre che per i suoi compiti primari, per soddisfare senza troppe resistenze le voglie libidinose del suo datore di lavoro o di chi era disposto a ripagarla generosa-

mente. La réputation de la nourrice n'était ordinairement pas très élevée et la figure était à l'occasion assimilée à celle de la courtisane ou de la courtisane de faciles mœurs » (Guida 2011, 246).

³² Il en va de même pour Guida (2011, 248), mais dans un sens érotique : « Segno distintivo della nutrice, emblema della sua sessualità, era per Garin il suo gattone nero, elemento conclusivo e dirimente sul piano traslativo di una sequela di immagini e metafore ruotanti tutte, in maniera equivoca, attorno all'idea ossessiva, per quanto giocosa, delle differenze somatiche tra uomo e donna del pene dentro la vagina ». À notre sens, c'est précisément la pauvreté désespérément obsessionnelle et patemment graveleuse des significations qui seraient cryptées aux vers 3-5 qui conduit à ne pas faire usage de la « chiave di lettura » offerte par le philologue italien.

³³ Voir aussi Spetia (2011, notamment 548-549), dont les considérations apportent peu de chose, nous semble-t-il, à la compréhension du texte de Garin d'Apchier.

³⁴ La leçon de *D*^a « e la noirissa en un gat nier » nous paraît faire sens : « et la nourrice dans un chat noir », c'est-à-dire « et la nourrice (est représentée) dans/par un chat noir », « et la nourrice (ne consiste que) dans un chat noir ».

³⁵ Aucune autre occurrence du syntagme dans le corpus de la COM2.

³⁶ Delort (1984, 431-435) avec des exemples des 12^e et 13^e siècles. Sur le chat noir au Moyen Âge, voir aussi Walter (2007, 61-65) et Guida (2011, 247), d'après Sainéan.

³⁷ Dans son appareil, Latella (1994, 220) donne « son ». Comme Appel, nous lisons « fon » (source : <<http://bibliotecaestense.beniculturali.it>>, image 303).

³⁸ Cf. FEW (4, 494a et n. 1, HOSPITALIS) et DAOA (854).

³⁹ Cf. Guida (2011, 241) qui parle de « contropastorella ».

⁴⁰ Selon les données du FEW (7, 596a, PAR) : *parier* s. m. « copropriétaire, copartageant » (Nîmois *ca* 1150 = Brunel 1926, n° 63, 3 ; *parer*, Vivarais 1177 [par erreur : 1171] = Brunel 1926, n° 158, 20 ; aussi « abéarn. » [!] = Montaut [LotG.] s. d. dans LespyR 456). On peut ajouter BBorn (éd. Gouiran 1985, 1, 92, 944), RaimbVaq (emploi fig., éd. Linskill 1964, 200, v. 46), MongeMont (éd. Routledge 1977, 94, 203 [à corriger]), GuiUis (éd. Audiau 1922, 71, v. 43), CroisAlb (éd. Martin-Chabot 1931-1961, 2, 126 v. 41 : « coseigneur » = Rawls 1983, 120 par erreur « equal, ally »), GuirRiq (f. *parieira*, Narbonne *ca* 1180 = Lv 6, 81 corrigeant Rn 4, 414) et la *razo* de P.-C. 406, 4, 27, 38 et 364, 21 (Rn 4, 414 = éd. Boutière/Schutz 1973, 385, 387 var.).

⁴¹ Ø Rn, Lv, Appel (1902), LvP, Pans, Brunel (1926), Brunel (1952), FEW et DAOA.

⁴² Voir Stroński (1910, 31*-40* ; 1913) et Jeanroy (1934, 1, 319-320).

⁴³ *Razo* de P.-C. 80, 20 et 82 dans Rn (4, 289) = Boutière/Schutz (1973, 91) = éd. Gouiran (1985, 1, 343) ; doc. St-Flour 1380 (DAOA 286).

⁴⁴ « Et an vos claus lo cortil / Sil que-us son deus lo capil, / E tornat de brau humil / E tout chan e alegransa » (éd. Latella 1994, 185, V, v. 25-28). Nous avons proposé de lire « d'eus » et de comprendre ainsi le vers 26 : « ceux qui sont sous le même toit que vous » = « vos *compariers* ». — Bertran de Born évoque aussi un

conflit coseigneurial dans la strophe suivante : « Seigner sia eu de castel parsonier / Et en la tor siam catre parier / E ja l'us l'autre non poscam amar, / Anz m'aion ops totz temps arbalestrier, / Metge e sirven e gaitas e portier, / S'eu anc aic cor d'autre dompna amar » (éd. Gouiran 1985, 1, 92, v. 25-30 et 102-104 n., cité par Laffont 2000, 110 et Débax 2012, 137). Cf. encore, du même Bertran : « Mos parsoniers es tant gainartz / Qu'el vol la terra mos enfans » (éd. Gouiran 1985, 1, 354, v. 41-42, cité par Débax 2012, 257).

⁴⁵ Pour quelques échos anthroponymiques de la présence catalano-aragonaise à Millau, voir Chambon (à paraître, a).

⁴⁶ AlcM s. v. (consulté sur le site de l'IEC) et ALDC (6, 1382).

⁴⁷ DELCat (7, 506 *sqq.*), avec d'autres exemples du 14^e et du 15^e siècle, depuis 1604 au sens figuré appliqué à un humain ; AlcM s. v. (consulté sur le site de l'IEC) et ALDC 6, 1377, 1382. Rohlf (1970, § 174), DELCat (7, 508) et FEW (22/1, 271a) attestent (*ar*)*ruc* "ânon" en gascon pyrénéen et le diminutif *ruquet* en Bigorre.

⁴⁸ Rohlf (1970, § 174).

⁴⁹ Chambers (1971, 87, 236) et Boutière/Schutz (1973, 438). Voir un échantillon de surnoms de jongleurs dans Witthoeft (1891, 9).

⁵⁰ Cf. la *vida* de Raimon de Miraval présentant celui-ci comme « uns paubres cavalliers de Carcasés, que non avia mas que la quarta part del castel de Miraval » (Boutière/Schutz 1973, 375 et n. 2).

⁵¹ La valeur de *q'* au vers 10 est bien explicitée au glossaire par Latella (1994, 278) : « cong. [...] [con valore] esplicitivo ».

⁵² La correction de Latella (« mal no m'en mier ») est justifiée, car elle s'avère indispensable au fonctionnement ironique et à l'effet de comique produit par les vers 9-10 (Latella 1994, 226-227). — On remarquera que le verbe *merir* ne signifie pas à lui seul "essere colpevole" (Latella 1994, 273). C'est la locution verbale *mal merir* qui exprime ce contenu : cf. Rn (4, 213 *malmerir* = *mal merir*) ; Lv (5, 237) "schuldig sein, Schuld haben, sündigen", avec de nombreux exemples, y compris en emploi réfléchi et construit avec *en/ne* (CroisAlb ; Flamenca) ; FEW (6/2, 29a, MERERE).

⁵³ Cf. Latella (1994, 227).

⁵⁴ Le premier au sujet du « castrum in Arisitonito pago quod vocatur li Gardi » (passage des *Miracles de saint Privat* cité également par Latella 1994, 227), conflit dans lequel l'évêque de Mende dut intervenir ; le second au sujet du château de Chirac.

⁵⁵ Witthoeft (1891, 64) « pot » (v. 15).

⁵⁶ La traduction de Latella (1994, 221 : « e ne disse tanto male l'altro giorno ») supprime la valeur explicative. Au glossaire *qe* (v. 13) est catégorisé comme « cong. [...] con valore [...] copulativo » (Latella 1994, 278), tandis que *q'* (v. 10) est donné comme explicatif.

⁵⁷ En revanche, c'est par erreur que Witthoeft édite « que-m » (correction tacite ?) : le ms. porte clairement « Qen » (source : <<http://bibliotecaestense.beniculturali.it>>, image 428).

⁵⁸ Cf. Franchi (2006, 93) : “e l’altro giorno ne disse una tale offesa, mentendo, perché non mi disse niente di vero”.

⁵⁹ On ne voit pas en quoi dire beaucoup de mal de quelqu’un (le père de Ponson Gaïfier) impliquerait qu’on ne dise rien de vrai de quelqu’un d’autre (l’énonciateur).

⁶⁰ Pour la valeur de *enuich* comme COD du verbe *dire*, à savoir “propos qui cause de la contrariété” (cf. Latella 1994, 266 : “cosa sgradevole” ; Franchi 2006, 93 : “offesa”), on comparera *Er no ditz mas enois* (Lo Vesques de Clarmont, « Peire de Maensac, ges lo reis no seria », P.-C. 95, 2, éd. Kolsen 1925, 14, v. 17).

⁶¹ Voir Latella (1994, 229-230).

⁶² Au vers 19, la locution adverbiale *maintas ves* (v. 19) est placée de telle sorte qu’elle peut incider sur *cre* (avec une valeur fréquentative = “souvent” ; Lv 8, 716) comme sur *valer* (exprimant un rapport, avec une valeur comparative = “beaucoup plus”). Latella (1994, 221 : “credo di valer diverse volte loro”) et Franchi (2006, 93 : “credo di valerli molte volte”) paraissent incliner vers la seconde valeur. Il nous semble qu’il ne faut pas réduire l’ambivalence.

⁶³ Cet adverbe ne semble être rendu ni dans la traduction de Latella (1994, 221, mais voir le glossaire, p. 257 : “allora”), ni dans celle de Franchi (2006, 93). Dans ce passage, *adoncs* rappelle la subordonnée temporelle précédente (v. 20) *Quant cossir de leis q’eu enquier* (voir DOM 192a, l.j.).

⁶⁴ Pour *cossirar*, voir Cropp (1975, 301-304, 306-307). Pour *enquerre*, exprimant la requête d’amour, voir Cropp (1975, 204, 207-208, 209-210).

⁶⁵ Cf. aussi verdch. *riaume* “rive droite [de la Saône]” (FEW 10, 209b et n. 3, REGIMEN) et verdch. *pire* “rive gauche de la Saône”, Mâcon id., *empi*, mdauph. [ɛ̃ˈpɔ̃ʁi] “rive gauche du Rhône” (FEW 4, 587b, IMPERIUM).

⁶⁶ Pour l’expansion des Châteauneuf « dans tout le quart sud-est du Vivarais », voir Laffont (2009, 212-213). Pour une allusion chez Torcafol, voir Chambon (2014, 505-506).

⁶⁷ On a là, à notre connaissance, les premières attestations de ce binôme lexical. Cf., appliqué aux quartiers de Lyon, alyonn. *Empiro* (1387, Durdilly 1975, 282, 295) et *Re(y)a(l)mo / Reaume* (1342–1387, *op. cit.*, 252, 277, 289, 293, 316). Voir encore Rossiaud (2002, 2, 120) : à Lyon, « pendant tout le XV^e s. », distinction « dans les documents officiels entre les quartiers d’*Empire* et ceux de *Royaume* » (sans précision sur la langue) ; à Valence, « jusqu’à la fin du XV^e s. », « adjudications [...] à la part du Royaume et à la part de l’Empire » ; mfr. Rég. *la part de l’empire* “babord” (Pont-Saint-Esprit 1473).

⁶⁸ Doc. Toulousain ca 1173 (Brunel 1926, n° 138, 7) ; Flamenca v. 6715 (éd. Manetti 2008, 410, 559) en référence à la limite rhodanienne du royaume de France (face à l’Empire). — Pour *a* introduisant une proposition infinitive de sens final (ici avec la nuance “dans l’espoir de”), voir DOM (1b), DAOA (1) et aauv. *al pont bastir* (1195, Brunel 1926, n° 282, 21), *ad molen emplir / al molin emplir* (12^e s., Doniol 1864, n° 979).

⁶⁹ L’ambition du rodomont, déjà assez remarquable, ne va pas cependant, à notre avis, jusqu’à réclamer pour lui un fief dépassant ou surpassant le royaume de France ou l’Empire, comme semble le penser Latella (1994, 221,

276) quand elle donne à *partir* le sens de “sopravanzare” (sens qui ne paraît d’ailleurs pas attesté). Franchi (2006, 93) traduit plus justement par “dividere”.

⁷⁰ « Et fetz lo premier descort », déclare la *vida* de Garin d’Apchier (Latella 1994, 96, 98-100) ; Guida (2011, 250).

⁷¹ Brunel-Lobrichon/Duhamel-Amado (1997, 265).

⁷² Expression appliquée à Garin par Guida (2011, 239).

⁷³ Cf. Latella (1994, 76-77) et Guida (2011, 216).

⁷⁴ Voir ci-dessus § 5.5.3, 6.2., 6.3., 9.4.

⁷⁵ Cf. Garin d’Apchier : « Tan faitz malvatz sirventes / Que del respondre soi las », « Anc un bo mot no fezes / No-n i agues dos malvatz » (éd. Latella 1994, 144, III, v. 3-4, 9-10) ; « E·ill malvaz serventes / Que vos auch far e dir, / Me tornon en azir » (*op. cit.*, 202, VI, v. 3-5) ; Torcafol : « Cominal, en rima clausa, / On ja no-m respondres, so cug, / Farai sirventes aora » (*op. cit.*, 164, IV, v. 1-3) ; voir Rieger (1976, 153 n. 123 et 171).

⁷⁶ Sur l’art de Garin, voir Latella (1994, 63-87) et Guida (2011, 248-250).

Références bibliographiques

- Adams, Edward L., 1913. *Word-Formation in Provençal*, New York/Londres, The MacMillan Company.
- ALAL = Potte, Jean-Claude, 1975-. *Atlas linguistique et ethnographique de l'Auvergne et du Limousin*, 3 vol., Paris, CNRS.
- AlcM = Alcover, Antoni M. / Moll, Francesc de B., 1926-1968. *Diccionari català-valencià-balear*, 10 vol., Palma de Majorque, Editorial Moll.
- ALDC = Veny, Joan / Pons i Grieria, Lúdia, *Atles lingüístic del domini catalan*, 6 vol., Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 2001-.
- ALF = Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond, 1902-1910. *Atlas linguistique de la France*, 10 vol., Paris, Champion.
- ALLo = Hallig, Rudolf, *Atlas linguistique de la Lozère et des cantons limitrophes du Gard et de l'Ardèche* (manuscrit en possession du Centre du FEW, ATILF-CNRS, Nancy).
- ALMC = Nauton, Pierre, 1957-1963. *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, 4 vol., Paris, CNRS.
- André, Ferdinand, 1885. « Le budget municipal de la commune de Mende en l'an 1472-3 », in : *Documents antérieurs à 1790 publiés par la Société d'agriculture ... de la Lozère*, 3^e partie, t. I, 23-43.
- Appel, Carl, 1890. « Poésies provençales inédites tirées des manuscrits d'Italie », *Revue des langues romanes* 34, 5-35.
- Appel, Carl, 1902. *Provenzalische Chrestomathie mit Abriss der Formenlehre und Glossar*, 2^e éd., Leipzig, Reisland.
- Audiau, Jean, 1922. *Les Poésies des quatre troubadours d'Ussel publiées d'après les manuscrits*, Paris, Delagrave.
- Aurell, Martin, 1989. *La Vielle et l'épée. Troubadours et politique en Provence au XIII^e siècle*, Paris, Aubier.
- BaldEtym = Baldinger, Kurt, 1988-2003. *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*, 3 vol., Tübingen, Niemeyer.
- Boullier de Branche, Henri, 1938-1949. *Feuda Gabalorum*, 2 vol. en 3 t., Nîmes, Imprimerie Chastanier Frères et Alméras.
- Boutière, Jean / Schutz, Alexander Herman, 1973. *Biographies des troubadours. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles*, 2^e édition, refondue et augmentée, avec la collaboration d'Irénée-Marcel Cluzel, Paris, Nizet.
- Brunel, Clovis, 1916. « Documents linguistiques du Gévaudan », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 77, 5-57, 241-285.
- Brunel, Clovis, 1926. *Les Plus Anciennes Chartes en langue provençale publiées avec une étude morphologique. Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle*, Paris, Picard.
- Brunel, Clovis, 1952. *Les Plus Anciennes Chartes en langue provençale. Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle. Supplément*, Paris, Picard.

Brunel-Lobrichon, Geneviève / Duhamel-Amado, Claudie, 1997. *Au temps des troubadours. XII-XIII siècles*, Paris, Hachette.

Chambers, Frank M., 1971. *Proper Names in the Lyrics of the Troubadours*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

Chambon, Jean-Pierre, 2014. « Régionalismes et jeu de mots onomastique dans un sirventès de Torcafol : *Comtor d'Apchier rebuzat* (P.-C. 443, 1) », *Revue de linguistique romane* 78, 499-510.

Chambon, Jean-Pierre, à paraître, a. « Présence onomastique aragonaise et catalane à Millau et alentour à la fin du XII^e siècle, d'après les *Plus Anciennes Chartes en langue provençale* ».

Chambon, Jean-Pierre, à paraître, b. « Encore sur "l'altra faccia del trobar" : lecture d'une *cobla* de Garin d'Apchier (*Membria-us del jornal*, P.-C. 443, 3) », *Zeitschrift für romanische Philologie*.

Chambon, Jean-Pierre / Vialle, Colette, 1998. « Note sur la structure chronologique de *Guillaume de la Barre* », *Revue des langues romanes* 102, 373-386.

COM2 = Ricketts, Peter T. / Reed, Alan (dir.), 2004. *Concordance de l'occitan médiéval. COM2. Les troubadours. Les textes narratifs en vers*, Turnhout, Brepols.

Crescini, Vincenzo, 1926. *Manuale per l'avviamento agli studi provenzali. Introduzione grammaticale, cretostomazia e glossario*, Milan, Hoepli, 3^e éd.

Cropp, Glynnis M., 1975. *Le Vocabulaire courtois des troubadours de l'époque classique*, Genève, Droz.

DAO = Baldinger, Kurt, 1975-2007. *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan*, Tübingen, Niemeyer.

DAOA = Olivier, Philippe, 2009. *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat. Mauriacois et Sanflorain (1340-1540)*, Tübingen, Niemeyer.

Darnas, Isabelle / Duthu, Hélène, 2002. « Le Moyen Âge : l'affirmation du Gévaudan », in : Chabrol, Jean-Paul (dir.), *La Lozère de la préhistoire à nos jours*, Saint-Jean-d'Angély, Éditions J.-M. Bordessoules, 91-149.

Débax, Hélène, 2012. *La Seigneurie collective. Pairs, pariers, paratge : les coseigneurs du XI^e au XIII^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

DELCat = Coromines, Joan, 1980-1991. *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, 9 vol., Barcelone, Curial, La Caixa.

Delort, Robert, 1984. *Les Animaux ont une histoire*, Paris, Éditions du Seuil.

DMF = Martin, Robert, 2012. *Dictionnaire du moyen français (1330-1500)* [ouvrage électronique consultable sur le site de l'ATILF-CNRS].

DOM = Stempel, Wolf-Dieter (dir.), 1996-. *Dictionnaire de l'occitan médiéval (DOM)*, Tübingen, Niemeyer.

Doniol, Henry, 1864. *Cartulaire de Sauxillanges*, Clermont-Ferrand/Paris, Thibaud/Dumoulin.

Durdilly, Paulette, 1975. *Documents linguistiques du Lyonnais (1225-1425)*, Paris, CNRS.

Escolo Gabalo (L'), 1992. *Dictionnaire occitan-français. Dialecte gévaudanais*, Millau, Maury / L'Escolo Gabalo.

FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig / Bonn / Bâle, Klopp / Teubner / Zbinden.

Fexer, Georg, 1978. *Die ältesten okzitanischen und mittellateinischen Personenbeinamen nach südfranzösischen Urkunden des XI., XII. und XIII. Jahrhunderts*, Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde des Philosophischen Fachbereichs II der Julius-Maximilians-Universität zu Würzburg.

Fordant, Laurent, 1999. *Tous les noms de famille de France et leur localisation en 1900*, Paris, Archives & culture.

Franchi, Claudio, 2006. *Pastorelle occitane*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.

Gaunt, Simon / Harvey, Ruth / Paterson, Linda, 2000. *Marcabru. A Critical Edition*, Cambridge, D. S. Brewer.

Giannini, Gabriele / Gasperoni, Marianne, 2006. *Vangeli occitani dell'infanzia di Gesù. Edizione critica delle versioni I e II*, Bologna, Patron, 2006

Gouiran, Gérard, 1985. *L'Amour et la Guerre. L'Œuvre de Bertran de Born (édition critique, traduction et notes)*, 2 vol., Aix-en-Provence / Marseille, Université de Provence.

Gresti, Paolo, 1997. *Compte rendu de Latella 1994 ; Vox Romanica* 56, 371-374.

Guida, Saverio, 2011. « L'altra faccia del trobar nei sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol », *La France latine. Revue d'études d'oc* 152, 215-257.

Iglésies, Josep, 1979. *El fogatge de 1553*, Barcelone, Fundació Salvador Vives i Casajuana.

Jeanroy, Alfred, 1934. *La Poésie lyrique des troubadours. I-II*, 2 vol., Paris / Toulouse (réimpression en un vol., Genève, Slatkine Reprints, 1998).

Jensen, Frede, 1994. *Syntaxe de l'ancien occitan*, Tübingen, Niemeyer.

Kolsen, Adolf, 1925. *Trobadorgedichte. Dreissig Stücke altprovenzalischer Lyrik zum ersten Male kritisch bearbeitet*, Halle, Niemeyer.

Laffont, Pierre-Yves, 2000. « Contribution à l'histoire de la coseigneurie dans le Midi aux XI, XII et XIII siècles. L'exemple du Vivarais et de ses abords », in : Bleton-Ruget, Annie / Pacaut, Marcel / Rubellin, Michel (dir.), *Regards croisés sur l'œuvre de Georges Duby. Femmes et féodalité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 99-113.

Laffont, Pierre-Yves, 2009. *Châteaux du Vivarais. Pouvoir et peuplement en France méridionale du haut Moyen Âge au XIII siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Latella, Fortunata, 1994. *I sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol*, Modène, Mucchi.

Léglu, Catherine, 1996. « A Reading of Troubadour Insult Song : the Comunals Cycle », *Reading Medieval Studies* 22, 63-84.

Léglu, Catherine, 1998. « La diffamation dans la poésie satirique des troubadours », in : Gourc, Jacques / Pic, François (éd.), *Toulouse à la croisée des cultures. Actes du V^e Congrès international de l'Association internationale d'études occitanes*, Toulouse, 19-24 août 1996, Pau, Association internationale d'études occitanes, t. I, 269-274.

LespyR = Lespy, Vastin / Raymond, Paul, 1998. *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, nouvelle édition revue et corrigée, Pau, Marrimpouey.

Linskill, Joseph, 1964. *The Poems of the Troubadour Raimbaut de Vaqueiras*, La Haye, Mouton.

Lv = Levy, Emil, 1894-1924. *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch*, 8 vol., Leipzig, Reisland.

LvP = Levy, Emil, 1909. *Petit Dictionnaire provençal-français*, Heidelberg, Carl Winter.

Mistral = Mistral, Frédéric, 1878. *Lou Tresor dóu Felibrige*, 2 vol., Aix-en-Provence, V^e Remondet-Aubin (réimpression, s. l., Ramoun Berenguié, 1968).

Manetti, Roberta, 2008. *Flamenca. Romanzo occitano del XIII secolo*, Modène, Mucchi.

Martin-Chabot (Eugène), 1931-1961. *La Chanson de la croisade albigeoise éditée et traduite du provençal*, 3 vol., Paris.

Méjean, Suzanne, 1971. « Contribution à l'étude du Sirventes Joglearesc », in : Cluzel, Irénée / Pirot, François (éd.), *Mélanges de philologie romane dédiés à la mémoire de Jean Boutière (1899-1967)*, Liège, Éditions Soled, t. I, 377-395.

P.-C. = Pillet, Alfred / Carstens, Henry, 1933. *Bibliographie der Troubadours*, Halle, Niemeyer.

Pans = Pansier, Paul, 1924-1932. *Histoire de la langue provençale à Avignon du XII^e au XIX^e siècle*, 5 vol., Avignon (réimpression, Genève/Marseille, Slatkine Reprint/Laffitte Reprints).

Pasero, Niccolò, 1973. *Guglielmo IX d'Aquitania. Poesie*, Modène, Mucchi.

Rawls, Diane Nelson, 1983. *An Etymological Glossary for La Chanson de la Croisade albigeoise*, Albuquerque, The University of New Mexico.

Rieger, Ditmar, 1976. *Gattung und Gattungsbezeichnungen der Trobadoryrik. Untersuchungen zum altprovenzalischen Sirventes*, Tübingen, Niemeyer.

Riffaterre, Michaël, 1979. *La Production du texte*, Paris, Le Seuil.

Rn = Raynouard, François-Just, 1844. *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, 6 vol., Paris, Silvestre.

Rohlf, Gerhard, 1970. *Le gascon. Étude de philologie pyrénéenne*, 2^e éd., Tübingen/Pau, Max Niemeyer/Marrimpouey Jeune.

Ronjat, Jules, 1930-1941. *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, Société des langues romanes.

Rossiaud, Jacques, 2002. *Dictionnaire du Rhône médiéval. Identités et langages, savoirs et techniques des hommes du fleuve (1300-1550)*, 2 vol., Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie.

Routledge, Michael J., 1977. *Les Poésies du moine de Montaudon. Édition critique*, Montpellier, Centre d'études occitanes de l'Université Paul Valéry.

Runnalls, Graham A., 1982. *La Passion d'Auvergne. Une édition du manuscrit nouvelle acquisition française 462 de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Genève, Droz.

Spetia, Lucilla, 2011. « Gatti rossi e gatti neri : un mistero felino alle origini della pastorella ? », in : Rieger, Angelica (éd.), *L'Occitanie invitée de l'Euregio. Liège 1981 - Aix-la-Chapelle 2008 : Bilan et perspectives. Actes du neuvième Congrès international de l'Association internationale d'études occitanes, Aix-la-Chapelle, 24-31 août 2008*, Aix-la-Chapelle, Shaker Verlag, t. I, 543-555.

Stimm, Helmut, 1984. Compte rendu de Runnalls 1982 ; *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 94, 193-197.

Stroński, Stanislaw, 1910. *Le troubadour Folquet de Marseille. Édition critique*, Cracovie (réimpression, Genève, Slatkine Reprints, 1968).

Stroński, Stanislaw, 1913. « Les pseudonymes réciproques », *Annales du Midi* 25, 288-297.

TLF = *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, 16 vol., Paris, Gallimard, 1971-1994.

Vatteroni, Sergio, 2011. « La fortuna di L'autr'ier jost'una sebissa e Raimon Escrivan : considerazioni sui generi della pastorella e della tenzone fittizia », in : Ferrari, Anna / Romualdi, Stefania (éd.), « *Ab nou cor et ab nou talen* ». *Nouvelles tendances de la recherche médiévale occitane. Actes du Colloque AIEO (L'Aquila, 5-7 juillet 2001)*, Modène, Mucchi, 243-261.

Varvaro, Alberto, 2012. *Prima lezione di filologia*, Rome-Bari, Laterza.

Vatteroni, Sergio, 2013. *Il trovatore Peire Cardenal*, 2 vol., Modène, Mucchi.

Walter, Virginie, Valérie, 2007. *Contribution à l'étude de l'évolution historique du chat : ses relations avec l'homme de l'Antiquité à nos jours*, thèse pour obtenir le grade de docteur vétérinaire, Toulouse, École nationale vétérinaire.

Witthoeft, Friedrich, 1891. « *Sirventes joglaresc* ». *Ein Blick auf das altfranzösische Spielmannleben*, Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung.